

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 820.—SAMEDI, 20 JANVIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



Le général lord Kitchener



Feld-maréchal lord Roberts



Voiture de gala du président Kruger

PRETORIA.—Le président Kruger et les personnages officiels conduisant à la gare le 1er commande beer

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JANVIER 1900

## SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — La superstition chez les anciens, par A. Alain. — Ma plume, par violette. — Nos gravures. — Poésie : A mon amie, par Marguerite des Champs. — Les lépreux, par de Thermes. — Nouvelle : Aventure de nuit, par A de Trémaudan. — Nos fleurs canadiennes (avec gravure). — Amusements. — Légende acadienne : Le manteau merveilleux, par Firmin Picard. — Le dîner sans pain. — Poésie : Charité, par Victor Hugo. — Renseignements divers. — Un touchant épisode d'une mère chrétienne. — Monument National. — Carnet de la cuisinière. — Notes historiques. — Jeux et amusements. — Devinette. — Choses et autres. — Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Le feld-maréchal lord Roberts ; Le général lord Kitchener. — Prétoria : Le président Kruger et les personnages officiels conduisant à la gare le 1er commando boer. — Japon : Les Sœurs Franciscaines soignant les lépreux. — Mozart chez Madame de Pombadour. — La reine Victoria visitant les veuves et les orphelins de soldats tués au Transvaal. — On peut se tromper de ça.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## FLORENCE

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, dans son numéro du 3 février, l'excellent roman canadien de M. Rodolphe Girard.

L'action de ce beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Tout le monde voudra lire ce beau roman, et le faire lire autour de soi.

Souvent l'obligé oublie le bienfait, parce que le bienfaiteur s'en souvient. — MALESHERBES.

Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite que donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée. — LE PLAY.

## A BATONS ROMPUS

Après l'encens des rois ayant parfumé l'étable de Bethléem au milieu des acclamations joyeuses de l'humanité entière, après les souhaits de rigueur et surtout les indigestions pantagruéliques des festins du Jour de l'An, après la Fête des Rois, où ceux qui n'ont pas les moyens de trouver une fève dans un gâteau doré s'illusionnent en allant manger cinq sous de *Pork and beans*, le calme est enfin revenu.

Ce n'est vraiment pas trop tôt, car on commençait à avoir une indigestion... de fêtes.

En effet, tombant toutes le lendemain ou la veille d'un dimanche, cela devenait... fastidieux.

Ceci prouve que l'homme s'accoutume mieux au travail qu'au plaisir, car chacun dans sa sphère a été heureux de reprendre le collier de la lutte pour l'existence.

Hélas ! Si encore, ceux qui ont bonne volonté, ceux qui ont faim, ceux qui désirent travailler trouvaient du travail... Mais non, le travail devient rare à cause de la machine qui remplace les bras humains et, malgré cela, le ventre et les oreilles entendent toujours ce cri : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. "

Espérons que ce nouveau siècle et que les philanthropes en trouveront et en fourniront les nobles moyens à tous...

Cela vaut mieux que l'utopie folle de ceux qui voudraient qu'on partageât l'argent et le cochon de son voisin... Tout le monde crèverait de faim !...

Enfin, les fêtes sont finies et, pour ma part, j'en suis content, car si je ne puis m'associer au plaisir des autres, je jouis et suis heureux du plaisir et du bonheur des autres. J'en jouis surtout par le souvenir, cette seconde vie éphémère de l'homme, en attendant que l'espérance, cette troisième vie réelle, lui soit donnée. Vivons donc d'espérance pour là-haut, tout comme certains amoureux vivent d'amour... et d'eau fraîche ici-bas, ce qui ne fait certainement pas engraisser, mais ce qui rafraîchit quand même et toujours l'esprit, l'âme et le cœur.

A propos de souvenirs, permettez-moi de vous en raconter trois, tous d'actualité et de circonstance.

Le premier, — c'était il y a longtemps — j'avais mis mon bas dans le foyer d'un boudoir rose et parfumé. A cette époque là j'aimais, si toutefois on peut dire que l'amour existe sur cette terre. Mon *inhumaine*, qui m'avait juré fidélité, une blonde aux cheveux fauves comme la crinière d'une lionne, aux regards et à la croupe d'acier comme une cavale du désert, m'avait bien recommandé de fermer les yeux... sur le coup de minuit, heure à laquelle les bas et les souliers de Noël s'emplissent... Je fis selon le désir de ma Reine.

Quand j'ouvris mon bas, j'y trouvai un cœur en sucre, brisé en morceaux, et un mois après, ma blonde aux cheveux fauves comme la crinière d'une lionne, aux regards et à la croupe d'acier comme une cavale du désert, épousait le petit vicomte Turiafe de la Rufinerie.

Une autre fois, le Jour de l'An, je me décidai à faire quelques visites. Je dis, je me décidai, car je ne sache pas de corvée plus assommante pour le visiteur et les visités. Donc, je m'exécutai. Arrivé à une première visite, je fus reçu joyeusement par toute la maisonnée : enfants, chiens et chats.

— Mon cher, vous arrivez juste à point, me dit le maître du logis. J'allais ouvrir une bouteille de vin fait par ma femme, et vous qui êtes connaisseur, vous allez m'en dire des nouvelles.

Comme il était inutile de refuser, j'acceptai.

— Hein ! Comment le trouvez-vous ?

— Délicieux, m'efforçai-je de répondre... par po-

Asileurs, ce fut la même répétition... Un verre de vin préparé par la vieille tante.

Je commençais à être tout drôle. Espérant me rattraper ailleurs en y trouvant ce que certaines gens appellent un *cordial*, et moi un *cognac*, j'entraî dans une autre maison.

— Juste à temps ! s'écria-t-on. Un verre de vin et un morceau de gâteau *fabriqués* par... ma belle-mère.

J'acceptai bouche en cœur, car il commençait à me monter aux lèvres.

Bref, je sortis de là, je ne sais comment, mais ce que je sais, c'est que je fus malade comme un tempé- rant qui aurait bu trop d'eau, car j'avais bu du vin de raisins sauvages, du vin de groseilles et du vin de rhubarbe, ce dernier préparé par... une belle-mère...

Enfin, j'arrive au Jour des Rois. Naturellement, il s'agissait de manger de la *galette*, moi, qui n'en ai jamais. Réunion charmante, société exquise, vieillards anxieux de redevenir rois, ou jeunes gens désireux de pouvoir choisir une reine, enfants ravissants et turbulents. Quand chacun eut sa part du gâteau, chacun se regarda mystérieusement.

Tout à coup, je poussai un cri... Tout le monde me regarda... Par mégarde, la cuisinière, qui était myope, avait trouvé une pierre parmi les fèves, l'avait mise dans le gâteau, et je venais de me casser une dent dessus...

Après tant de tristes souvenirs du passé, parlons un peu du présent.

J'assistais l'autre soir, au départ du deuxième contingent pour cette dévorante terre d'Afrique. En voyant cette jeunesse dorée partant de gaieté de cœur, en voyant l'immense foule qui l'acclamait, en voyant les tribunes remplies de femmes et de *tribuns* qui applaudissaient, je me suis appelé la grandeur disparue du temps des Césars romains — et, me découvrant respectueusement, mon cœur s'est écrié : *Morituri te salutant !*

Pour ne pas en perdre l'habitude et pour bien commencer l'année.

— Enfin, disait dernièrement un commerçant à un employé de la poste, vous devez être content, maintenant ?

— Comment ça ?

— Parce que votre administration est éclairée par un... Beau... soleil !

## LA SUPERSTITION CHEZ LES ANCIENS

Dans tous les temps, dans tous les pays et dans toutes les nations, il a existé une certaine croyance commune à l'arrivée de rencontres singulières, cris d'animaux, vols et chants d'oiseaux, et ces croyances qui ne sont autre chose que la superstition avaient anciennement un profond germe chez les Latins et les Grecs.

Pour eux ces curieuses coïncidences étaient autant de moyens que les dieux employaient pour se mettre en communication avec les hommes, pour les avertir, pour leur signifier leurs décrets, leurs pensées et leurs volontés. Il est tout naturel dès lors que la grandeur du présage était proportionnée à l'importance de l'avertissement ; et les comètes, ces astres singuliers qui gravitent autour du Soleil et qui, pour ainsi dire après l'avoir salué, retournent se replonger à des distances indéfinies dans les profondeurs de l'éther, devaient paraître des plus significatives et des plus redoutables.

D'ailleurs une comète n'était pas qu'un simple et local phénomène, vu de quelques-uns seulement mais se montrant bien à tous avec un éclat plus ou moins vif, de dimensions inaccoutumées, variant d'un jour à l'autre de forme, de position et de grandeur, ayant tous les caractères d'un présage qui intéressait le peuple entier.

Ces présages s'adressaient principalement à ceux qui jouaient un grand rôle dans la cité, et intéressaient les peuples comme les souverains ou tout au moins les grands personnages. De même que le Soleil, la Lune, les Etoiles et les Planètes étaient le séjour des Dieux, que la foudre était l'instrument de vengeance de Jupiter, les Comètes étaient les messagères du Destin venant annoncer aux mortels, de la part des dieux, des événements inéluctables.

Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, il y eut des hommes d'une grande science refusant aux Comètes leur qualité d'astres, retenus dans l'erreur par les croyances superstitieuses qu'on retrouve si persistantes chez tous les peuples, croyances dues à la foi de l'intervention surnaturelle des dieux dans les affaires humaines.

Les Comètes n'annonçaient pas seulement les événements funestes, les désastres, les guerres. Présages de malheur pour les uns, elles furent des présages d'heureux augure pour les autres : et si l'on voulait faire une histoire complète des superstitions qui, pendant l'ancien et le moyen âge, même dans les temps modernes, ont eu les Comètes pour objet, il faudrait passer en revue, nous dit M. Guillemain, toutes les apparitions.

Dans les temps anciens, quelques Comètes ont été considérées comme d'heureux présages : c'est ainsi que selon Diodore de Sicile et selon Plutarque, la comète de l'an 344 avant Notre-Seigneur fut, pour Timoléon de Corinthe, le gage du succès de l'expédition qu'il dirigea cette année contre la Sicile. "Les Dieux, par un prodige extraordinaire, annoncèrent ses succès et sa grandeur future ; un flambeau ardent parut dans le ciel durant toute la nuit et précéda la flotte de Timoléon jusqu'à son arrivée en Sicile."

Mais l'esprit plus sombre, plus triste du moyen âge ne voit guère dans leurs apparitions toujours imprévues que l'annonce d'événements terribles et les quelques lignes suivantes de M. A. Guillemain nous en donneront une idée :

C'est la Comète de 451 ou 453 qui annonça la mort d'Attila, la Comète de 455 celle de l'empereur Valentinien. Des comètes apparurent successivement pour annoncer la mort de Mérovée en 577, de Chilpéric en 584, de l'empereur Maurice en 602, de Mahomet en 632, de Louis le Débonnaire en 837, de l'empereur Louis II en 875. En l'an 1024, une Comète parut, présage de la mort du roi de Pologne Boleslas I<sup>er</sup>, une éclipse de Soleil et une comète marquèrent à la fois en 1033 celle de Robert, roi de France.

Des Comètes apparurent en 1058, année de la mort de Casimir, roi de Pologne ; en 1060 où mourut le roi de France Henri I<sup>er</sup>. Enfin dans les années 1181, 1198, 1223, 1250, 1254, 1264, 1337, 1402, 1476, 1505, 1516 & 1560 moururent les souverains dont les noms suivent : le pape Alexandre III, Richard I<sup>er</sup> d'Angleterre, le roi Philippe-Auguste, l'empereur Frédéric, le pape Innocent IV, le pape Urbain IV, Jean Galeas Visconti, duc de Milan, Charles le Téméraire, Philippe I<sup>er</sup> d'Espagne, Ferdinand le Catholique et François II, roi de France. Et on pourrait allonger considérablement cette liste.

Mais aujourd'hui que la lumière de la science règne, les fantômes du surnaturel se sont évanouis, les apparitions les plus extraordinaires, même lorsqu'elles sont encore inexplicables, ne sont plus des prodiges, des présages, des manifestations des dieux, mais bien des phénomènes naturels, dont tout homme de science, quels que soient d'ailleurs ses croyances religieuses ou philosophiques, ne cherche qu'à découvrir la loi. On a dépouillé à jamais les Comètes de toutes vaines superstitions et de terreur, on en parle d'un ton dégagé et même on raille ces astres si redoutés naguère. (1)

M. Babinet, dans une de ses piquantes notices scientifiques, rapporte, à propos de la grande comète de 1861, la conversation suivante :

— Monsieur, les journaux disent que nous avons une Comète.

— Oui, madame, une très belle.

— Qu'est-ce que cela nous prédit ?

— Rien du tout, madame.

— Et ce beau ?

(1) Nous supposons bien que notre estimable collaborateur entend, par là, les apparitions de comètes ou autres astres errants. La science est loin, bien loin de pouvoir expliquer certaines apparitions qui lui échappent.

— Splendide, madame, et si vous voulez seulement sortir dans le jardin vous la verrez.

— Oh ! Si cela ne peut faire ni bien ni mal, ce n'est pas la peine de se déranger.

Et c'est ainsi qu'en 1861 l'astronomie servait à ce qu'on aille se coucher sans crainte, même lorsqu'il y avait une magnifique comète... Pour cette dame, du moins.

*Antoine*

### MA PLUME

Ma plume à moi, c'est une aile de colombe, ornée d'un petit nœud de satin bleu attaché par l'amitié. Sa transparence opaline où passe tour à tour une lueur d'aurore, un rayon de soleil ou d'azur, me donne la charmante illusion d'un perpétuel beau jour.

Toute palpitante sous l'amoureuse pression de mes doigts indiscrets elle court, rapide et légère, en chuchotant bien doucement... C'est ma confidente et la fidèle amie de ma douce solitude ; je l'aime surtout parce qu'elle parle bas.

Pourtant elle a des moments de défaillance, ma pauvre plume ! C'est lorsque, méchante, je montre quelque répugnance à traiter certains sujets plus ou moins pointilleux, servant à dévoiler trop hardiment le fond bourbeux de ces natures malfaisantes dont les infâmes subterfuges font la terreur des âmes droites et aimantes. C'est que ma main bientôt deviendrait lasse à jeter sans cesse sur d'immaculés feuillets l'immonde souillure des vices humains ; je préfère admirer les vertus en m'attachant de plus en plus à tout ce qui est beau, noble et vrai. Et quand parfois, bien faiblement, je fais vibrer ma lyre à demi brisée, quelque discordante qu'elle soit, je chante ou je pleure—comme je parle—avec mon cœur, cherchant à faire passer en ceux qui me réclament ce que je ressens moi-même.

Oh ! va, crois-moi, petite plume adorée, laissons à d'autres la brutale description des horreurs de la vie pour n'en redire que les attraits ; trop tôt hélas ! la face hideuse du malheur s'offre à nos regards éplorés.

Comme le dit si bien dans sa *Graziella* le mélancolique Lamartine, ce rêveur aimé du dix-neuvième siècle :

« Le temps est une grande mer qui déborde, comme l'autre mer, de nos débris. On ne peut pas pleurer sur tous. A chaque homme ses douleurs, à chaque siècle sa pitié ; c'est bien assez. »

N'est-il pas vrai qu'à certaines heures, jeunes et vieux, nous nous prenons à gémir plus ou moins amèrement—selon l'expérience—sur la cruelle instabilité des choses terrestres ?... Oui, le temps fait malheureusement, un peu partout, son œuvre de destruction, ne laissant sur l'autel de nos cœurs—comme jadis autour des ruines éparses de Rome antique—que les cendres du souvenir... Mais comme le répète tour à tour chaque mortel, ne sommes-nous pas destinés, malgré tout et quand même, à être l'éternel jouet de la riante Espérance ?... C'est l'arme du faible et le soutien du malheureux en même temps que l'immortelle devise du chrétien. Le fataliste et le désespéré même, entraînés et séduits par son charme divin, bien souvent se cachent à leur insu dans les plis ondoyants de son voile d'or. Il fait si bon d'espérer en dépit même des désillusions d'ici-bas !

Espérons donc encore et toujours ; espérons surtout en Dieu qui veille sur nous.

Et puis, si en ce siècle nouveau nous nous sentons gémir à la vue de la sanglante aurore qui se lève sur certains peuples, ah ! remercions le ciel qui semble nous protéger visiblement en toutes choses. Prions instamment le divin petit Roi, tout en l'adorant en son humble crèche, de conserver en paix notre cher Canada, car, s'il fallait s'en rapporter aux commentaires, ce serait à supposer qu'il existe en un coin de la terre quelque tête napoléonienne rêvant de s'emparer de l'univers, lui empruntant pour cela, non pas son admirable bravoure, mais bien sa néfaste ambition.

J'entends que l'on dit déjà : "Voilà bien la femme avec ses légendaires superstitions..." Mais l'homme, lui, semble en diverses circonstances mettre à plaisir un bandeau sur ses yeux pour ne pas voir la menaçante épée de Damoclès se balançant au-dessus de sa tête.

Je veux croire, cependant, que le moment d'appliquer cette sinistre pensée n'est pas venu, heureusement. Non, Dieu ne permettra pas qu'à la suite d'une fin de siècle aussi édifiante, où il s'est répandu tant de grâces et de bénédictions, un sang impur vienne rougir le sol, pour ainsi dire régénéré, de notre beau pays, autrefois fécondé par le sang généreux de nos martyrs. Rappelons à notre commune Mère qu'elle demeure l'illustre patronne de l'ancienne Ville-Marie, et que sa protection doit s'étendre sur tout le Canada.

Puisse-t-elle, du haut de son trône de gloire, jeter sur nous un regard de pitié en commandant la paix pour le monde entier.

Arrêtons-nous un instant, ô ma chère petite plume ! Passons maintenant au "sanctuaire intime" où chaque objet semble nous étreindre en nous parlant bien tendrement de mille choses aimées. Grisons-nous à l'enivrant arôme d'un passé peu lointain, tout en y goûtant voluptueusement le repos du cœur et de l'esprit.

*Violette*

### NOS GRAVURES

MOZART CHEZ LA POMPADOUR

Nos lecteurs connaissent l'aventurière Antoinette Poisson devenue, par la grâce de Louis XV le faux-monnaieur, marquise de Pompadour. C'est à son influence néfaste que l'on doit la cession du Canada, ces quelques arpents de neige et de glace, à l'Angleterre, cession qui eut lieu en 1763. C'est depuis cette cession, selon ce que démontrent journellement de profonds politiques connaissant seuls l'histoire du Canada, que notre pays jouit de la paix la plus enviable, des libertés les plus grandes, pour l'obtention desquelles les Canadiens combattirent même jusqu'en 1838, par les armes, par la plume ou par la parole. Ces... habitants ne savaient évidemment pas ce qu'ils faisaient.

La Pompadour s'intéressa un jour à Mozart, tout jeune alors. C'est cette scène que reproduit notre gravure.

Le grand compositeur ne vécut pas vieux : il n'avait que trente-cinq ans lorsque, après avoir composé le superbe *Requiem* que l'on sait, il mourut en 1791.

LA GUERRE AU TRANSVAAL

Un important changement a été apporté dans le haut commandement des armées anglaises de l'Afrique du Sud. Le général sir Redvers Buller ayant essuyé une sanglante défaite, son prestige en a été gravement entamé, et le gouvernement anglais s'est avisé que ce commandant en chef était personnellement trop occupé au Natal pour pouvoir continuer à diriger l'ensemble des opérations. Un nouveau généralissime a donc été nommé. C'est le feld-maréchal Roberts, auquel lord Kitchener a été adjoint comme chef d'état-major.

Lord Roberts de Kandahar est âgé de soixante-sept ans. C'est un vétéran des campagnes de l'Inde et de l'Afghanistan, où il a conquis son titre de lord et le droit de porter le nom de Kandahar.

Le même titre et le nom de Khartoum ont été octroyés l'an dernier au sirdar Kitchener, après la victoire qu'il remporta sur les Derviches du Haut-Nil. Lord Kitchener de Khartoum doit une grande notoriété à sa campagne contre le Mahdi et à son rôle dans l'incident de Fachoda. Il aura l'occasion, au Transvaal, de justifier la haute opinion qu'ont de lui ses compatriotes.

Une autre de nos gravures représente le départ du premier commando transvaalien pour la frontière. Un commando comprend tous les hommes valides appartenant à un même district. Le premier commando a été accompagné à la gare de Pretoria, par le président et les membres du gouvernement.

## A MON AMIE

Mlle G. B..., écrivain.

Plus d'un accent, plus d'une lyre  
 A répété ton nom charmant,  
 Et chaque voix qui le soupire  
 Toujours ressemble au plus doux chant.  
 On commente tes mille charmes,  
 On convoite ton amitié ;  
 Mais on ne sait pas que les larmes  
 Entre nos cœurs sont de moitié...  
 Eh bien ! Georgette, s'il t'arrive  
 D'en verser une—un de ces jours—  
 Attends là-bas, sur quelque rive,  
 J'irai bien vite à ton secours !  
 Mais avant que ton front s'incline  
 Sous le poids d'une autre douleur,  
 Je t'arracherai cette épine  
 Qui fera saigner ton bon cœur.  
 J'aimerai ta plainte touchante :  
 Oh ! les pleurs... Je connais cela !  
 En consolant ton âme aimante  
 Je trouverai qu'il faut bon là.  
 Et si, plus tard, dans un beau rêve,  
 Dieu te découvre le plaisir—  
 Ah ! qu'il te montre aussi la grève  
 Où j'erre avec ton souvenir !

MARGUERITE DES CHAMPS.

Montréal, 1900.

## LES LÉPREUX

Je lisais, un de ces jours, l'émouvante conférence donnée à l'asile des Sourdes-Muettes de Montréal par notre très aimable collaboratrice Laurette de Valmont.

LE MONDE ILLUSTRÉ publiera sous peu cette page émue, si bien dite, qu'elle fera verser des larmes à bien des yeux.

« Laissez glisser un rayon de soleil—nous dit le gracieux conférencier—sur l'aile de l'oiseau ; laissez tomber une goutte de rosée sur le calice de la fleur, et vous oublierez que l'oiselet ne chante pas, en admirant les reflets et les miroitements de ses ailes diaprées, vous ne vous souviendrez plus que la fleur n'a point d'arôme, en regardant sur le velours de sa corolle, le diamant de la rosée. »

Quelle belle peinture de la plus divine des vertus, la Charité ; quel adorable exposé de ses effets.

Vous souvient-il du Rév. Père Damien ?

Il ne s'est pas contenté de donner le rayon de soleil, la goutte de rosée—l'or, la nourriture du corps et de l'âme :—comme notre vénérable dom Bosco de Montréal, M. l'abbé Thérien, avait non seulement tout donné à ses pauvres enfants de la Réforme, mais s'était donné lui-même pour leur salut ; ainsi le Père Damien donna ce qu'il possédait, mais se donna en outre lui-même tout entier pour ses lépreux, les soigna, les consola, les nourrit, demeura parmi eux... et enfin, conséquence toute naturelle mais terrible dans sa hideur, fut atteint de la lèpre, continua son ministère devenu désormais le ministère d'un martyr, tomba en décomposition sans que sa grande âme fût atteinte, et mourut en soignant encore et baisant les horribles plaies de ses enfants de prédilection...

Superbe leçon pour tous, prêtres ou laïcs !...

De Kumamoto, au Japon, un de ces sublimes héros, atteint de la folie de la Charité, M. l'abbé J.-M. Corre, missionnaire apostolique, nous adresse une lettre comme savent écrire ces hommes illustres—qui s'ignorent eux-mêmes et passent souvent trop ignorés dans la multitude affairée.

Qui donc a le temps de s'occuper de ceux qui pleurent, de ceux qui souffrent, de ceux qui se voient mourir chaque jour lambeau par lambeau, le corps se pourrissant insensiblement mais sans répit, sans ralentissement, sans le moindre rayon d'espoir laissé à celui que ronge la lèpre ?

Que nous voudrions publier cette lettre du noble prêtre ! Depuis 1894, nos missionnaires ont recueilli les lépreux à Biwasaki, village près de Kumamoto (Japon). En octobre 1898, les Sœurs Franciscaines y arrivaient et prenaient, sous leurs soins, le petit hôpital de bois de ce village. Et savez-vous combien de lépreux et autres infirmes ont passé déjà en cet hôpi-

tal où ils trouvent des dévouements que leurs mères n'auraient pas ?—Quatre cent quatre-vingt-huit !...— Voyez, à la gravure, ces misérables avec les bonnes Sœurs !

Un peu plus loin, à douze lieues de Kumamoto, à Yatsushiro, ils ont enregistré trente-trois noms. A Kumamoto, ce sont les Sœurs de l'Enfant-Jésus qui courent à la mort en souriant à ceux qui les tuent : elles viennent d'arriver, et déjà elles ont soigné cent deux malades de toute espèce.

Mais il leur faut un local, il est urgent de remplacer l'hôpital en bois de Biwasaki par un hôpital plus convenable : il manque trente mille francs pour y parvenir.

Le zélé missionnaire divise cette somme en une souscription de soixante parts, à cent dollars : voilà certes un placement mille fois plus sûr et plus productif que tous les placements du monde : cela rapportera le bonheur—les autres ne laissent que crainte et dégoût. Ceux qui ne pourront souscrire à ce chiffre pourront le faire au montant que leur dictera leur cœur et que leur permettra leur fortune. Ils pourront envoyer, par mandat-poste international, n'importe quelle somme en l'adressant à M. l'abbé J.-M. Corre, missionnaire apostolique, à Kumamoto (Japon), ou à M. l'Économiste du Grand Séminaire de Montréal.

Cette aumône est bien dans les traditions apostoliques, car elle disposera ces pauvres païens au christianisme. Or, Notre Seigneur a dit (Luc X-89) : « Quand vous entreprendrez la conversion d'une ville, commencez par soigner les malades qui y sont. »

Nous avons résumé la lettre du vénérable missionnaire, tout en y ajoutant ce que notre cœur nous dictait : est-ce en vain que nous aurons joint notre faible voix à la sienne ?...

DE THERMES

Déjà, sans la pauvreté, ah ! que c'est triste, le sort des malades et des moribonds dans le paganisme ! Souffrir sans espérance ! Cesser de souffrir en ce monde, pour aller souffrir bien plus encore dans l'autre pendant toute l'éternité ! Peut-on y penser sans frémir ! Mais quand la pauvreté vient s'ajouter à la maladie et au paganisme, c'est le plus grand comble de maux dont l'homme puisse être affligé ici-bas.

Nous avons ici, à côté de nous, tout un quartier habité par de pauvres lépreux. C'est peut-être la plus pitoyable collection du genre qui existe dans l'univers. Ils sont ramassés là de toutes les parties de l'Empire, chassés et abandonnés par leurs familles, dont ils étaient le déshonneur et la ruine. Leur misère est épouvantable. Souvent ils n'ont rien à manger. La plupart n'ont qu'un habit, et quel habit ! J'ai vu là une pauvre mère, qui n'avait plus de pieds, presque pas de mains, et qui n'avait pour tout vêtement qu'un vieux chiffon, qui lui couvrait à peine la moitié des épaules. Avec son petit enfant tout nu, elle essayait de cacher le reste de son corps !

Ils logent dans des baraques ou chambres communes. Mais quand leur maladie est arrivée à un cer-

tain degré, ils répandent une telle odeur, que leur voisinage devient insupportable à leurs compagnons ; et alors on décide leur exclusion. A partir de ce moment, ils ne paraissent plus avec les autres ; ils couchent dehors abandonnés de tous, sans natte, sans couverture, exposés à la pluie et aux vents, pleurant, gémissant, et soupirant après la mort, qui ne tarde généralement pas à arriver.

Il ne reste qu'à les enterrer. Quatre ou cinq des compagnons les plus valides creusent une fosse. On achète un baril de reout ; on y jette le cadavre, et on dépose le tout dans la terre, sans prêtre ni cérémonies. L'enterrement revient à dix-huit ou vingt sous. Mais on prend-on cet argent ? Quelques-uns ont une petite casserole pour cuire leur riz : on la vend. Chacun a aussi un reste d'habit ; naturellement on ne le lui laisse pas dans sa bière, on le vend également, et il rapporte quelquefois jusqu'à huit ou dix sous. Puis, il y a, à côté des chambrées, les lieux d'aisance, dont le fumier est vendu régulièrement aux pauvres laboureurs des environs, et le produit sert à compléter les frais des funérailles.

Dans le même quartier, mêlés aux lépreux, il y a aussi d'autres pauvres malades de différentes sortes, surtout des syphilitiques, hommes et femmes. Ces syphilitiques sont encore plus dégoûtants et plus malheureux que les lépreux ; mais je n'ose donner aucun détail sur leurs misères. Qui a péché, eux ou leurs parents ? Réponse : nous sommes tous pécheurs ; s'il y a quelqu'un qui ne l'est pas, qu'il vienne les juger.

Conclusion. Il faudrait tâcher de sauver au moins les âmes de ces païens infortunés, qui portent aussi notre nature, la nature qui est dans le Christ et sa divine Mère, qui sont bénis dans tous les siècles. Mais pour sauver leurs âmes, il faut atteindre leurs corps. Un hôpital est nécessaire. Pour le fonder, il faudrait trente à quarante mille francs. Des catéchistes-infirmières sont nécessaires également, pour soigner et instruire les malades ; pour chacune, il faut trois cents francs par an ; et pour entretenir chaque malade, une moyenne de deux cents francs.

Il est écrit de l'aumône purement corporelle : *Elemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam.* (L'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui efface les péchés, fait trouver miséricorde et donne la vie éternelle). Que doit-on penser de l'aumône qui, après avoir soulagé le corps, va porter jusqu'aux entrailles de l'âme les bienfaits de la rédemption opérée par le Christ ? Ah ! quel noble usage on peut faire d'un vil métal !

La poste expédie elle-même les aumônes (par mandat international). Adresser au Révérend J. M. Coore, missionnaire apostolique, Kumamoto, Japon.

## AVENTURE DE NUIT

Cette histoire, m'ayant été racontée par une dame de mes amies, je ne puis mieux faire que de lui laisser la parole.

La scène se passe à Londres, il y a environ douze ans.

Un soir, que je m'étais attardée plus que de coutume chez une de mes amies, en compagnie d'autres



KUMAMOTO (Japon).—Les Sœurs Franciscaines soignant les lépreux

jeunes filles de mon âge, je me trouvais seule à revenir chez ma mère, vers onze heures de la nuit. J'avais plusieurs rues, sombres et désertes à cette heure, à parcourir avant d'arriver à la maison que nous habitons.

Vous ne pouvez vous figurer, si vous ne l'avez éprouvé vous-même, l'effet que produit le bruit de vos propres pas sur le macadam d'un trottoir dans une rue obscure, la nuit, alors que tout semble fantôme et que la lueur pâle d'un bec de gaz, fiché comme un spectre au bord de la route, fait plus peur qu'il ne donne de courage !

Bref, en sortant de la maison où je venais de passer une soirée agréable, m'oubliant par mégarde à me trouver encore là à cette heure indue, j'étais assez effrayée et incédée.

Pour comble de malheur, à quelques pas seulement du lieu que je venais de quitter, j'aperçus une troupe d'hommes qui paraissaient se bousculer pour voir de plus près quelque chose ou quelqu'un au milieu d'eux.

Comme mon chemin était de passer près d'eux, je m'avançai le plus hardiment possible, songeant à profiter de l'intérêt qu'ils semblaient prendre au spectacle qu'ils avaient sous les yeux, pour me faufiler sans attirer leur attention. Mais, au même instant, la bande se mit en marche, suivant absolument le même chemin que j'avais à suivre.

En arrivant à l'Hôtel de Ville, lequel se trouvait un peu écarté des autres maisons, les hommes s'arrêtèrent, et je pus voir un vagabond qu'on venait d'arrêter et qu'on allait mettre en prison.

Bien que je ne me fusse arrêtée qu'un moment, à l'instant où je voulais me remettre en route, je me trouvai face à face avec un beau monsieur—je le vois encore ce soir, tel qu'il était—grand, habillé avec une extrême élégance, portant dans toute sa personne un cachet de noblesse, mais de noblesse dénuorisée, s'il m'est permis de rapprocher ces deux termes.

Il sourit en voyant ma stupéfaction et me demanda, d'une voix assez douce d'ailleurs :

—Savez-vous, mademoiselle, pourquoi on a arrêté cet homme ?

—Non, monsieur.

Je croyais en être quitte après cette réponse, mais je me trompais.

—Est-ce une promenade que vous faites en ce moment ? ajouta l'étranger.

—Non, monsieur, je retourne chez ma mère, tout simplement.

—Mais il n'est pas tard, et vous accepteriez bien de faire avec moi un petit bout de promenade.

La frayeur commençait à me saisir. Je répondis :

—Je ne puis pas, monsieur ; d'abord, je ne vous connais pas, et quand même je vous connaîtrais, il faut absolument que je rentre.

Il passa alors, malgré moi, son bras sous le mien et, se penchant à mon oreille :

—Vous ne me connaissez pas, il est vrai, et pourtant voilà trois mois que je vous aime et que je cherche une occasion pour vous parler.

—Lâchez-moi, monsieur, je vous en prie, il faut absolument que je rentre. Ce n'est pas une heure convenable pour dire et écouter de telles choses !

—Et pourquoi donc ? D'ailleurs, pourquoi êtes-vous si pressée de rentrer chez votre mère ?

J'oubliais alors, tellement la peur me tenait, ce que je lui avais répondu en premier lieu, et je m'écriai en essayant de dégager mon bras :

—Mais non, monsieur, je ne vais pas chez ma mère.

Il sourit.

—Et où allez-vous donc ?

Ne sachant plus ou donner de l'esprit, j'allais rester muette, quand une idée, qui me sembla lumineuse, me traversa la tête :

—Laissez-moi, de grâce, monsieur, ma mère est mourante et en ce moment je vais chercher du secours. Vous devez bien comprendre que s'il n'y avait pas un cas grave en question, je ne serais pas dehors à cette heure.

—Mais vous me permettrez bien, au moins, de vous accompagner jusqu'à l'endroit où vous vous rendez : les rues sont obscures et désertes, et je craindrais fort pour vous si je vous savais seule.

Pendant ce dialogue, nous nous étions mis en route. Soudain, à la fenêtre d'une maison donnant sur la rue que nous suivions, j'aperçus une lumière. Il me tenait toujours le bras. Une idée me vint à l'esprit : je changeai de tactique et essayant de sourire, je regardai l'inconnu en face :

—Vous pouvez m'accompagner jusqu'à cette maison où vous voyez une lumière. Ma sœur habite là, et je vais la prévenir que notre mère se meurt afin qu'elle vienne aussi et qu'elle envoie chercher du secours.

Et de fait, cette fois, je ne mentais pas entièrement car ma sœur habitait réellement cette maison.

Cela parut l'impressionner, et, sans pourtant lâcher mon bras qu'il serrait comme dans un étau, il m'arrêta et me dit :

—Si vous voulez me promettre de venir me rencontrer demain soir à neuf heures et demie à cette même place, je consens à vous laisser aller.

Je lui aurais promis n'importe quoi pour qu'il me laissât, quitte ensuite à ne pas tenir à ma parole. Le mensonge est-il une faute dans un cas de ce genre ? Je ne le crois pas.

—Demain soir, à neuf heures et demie, je vous rencontrerai à cette même place, me hâtai-je donc de répondre.

Je pensais cette fois qu'il allait me quitter, il n'en fit rien. Je devinai aussitôt son idée et du coin de l'œil je le surveillai. Je le sentis passer son bras autour de mon cou, mais au moment même où, se penchant, il allait déposer sur mon visage un baiser qui me faisait horreur d'avance, plus prompte que la pensée, je levai la main et la lui appliquai de toute ma force sur la figure. La douleur lui fit lâcher prise.

Dès que je me sentis libre, "je pris mes jambes à mon cou" et me mis à fuir d'une façon désespérée. La terreur me donnant une agilité que je ne me connaissais pas, je crois bien que mes pieds ne touchaient pas terre. Je ne courais pas, je volais.

Je passai comme une flèche devant la maison de ma sœur, ne songeant même pas à m'y arrêter, et, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, j'arrivai à notre maison. Je me jetai comme une folle sur le cordon de la sonnette puis, trop effrayée pour attendre qu'on vint m'ouvrir craignant toujours que mon persécuteur ne parvint à me rejoindre, je m'appuyai de toutes mes forces contre la porte, si fort que la serrure sauta et que la porte s'ouvrit toute grande. Je me précipitai comme une trombe dans le passage, ouvris la porte du salon où ma mère se trouvait en compagnie d'autres dames, et tombai évanouie sur le parquet.

Le lendemain, je me fis accompagner chez ma sœur, et, par la fenêtre, nous nous amusâmes à regarder ensemble l'inconnu "comptant les cent pas" sur le trottoir opposé : à neuf heures il arriva ; à deux heures du matin il se trouvait encore là.

Nous n'ébruitâmes pourtant pas cet incident romanesque et ne mîmes pas la police dans la confidence de cette affaire.

Quatre mois plus tard, un jour que, dans l'après-midi, je me promenais en compagnie de mon fiancé, au moment où nous tournions au coin d'une rue, je me trouvai face à face avec mon terrible inconnu. Il me fixa un moment, puis passa. Je fus si surprise que je ne pus articuler un son, mais à peine son regard m'eût-il quittée que, saisissant le bras du jeune homme qui m'accompagnait, je m'écriai :

—Voilà l'individu qui m'avait arrêtée cette nuit dont je vous ai parlé tant de fois.

Malheureusement, la foule était si compacte en cet endroit qu'il ne put deviner quel homme je désignais. Depuis ce jour je ne l'ai jamais revu.

*A. de Saint-Amand*

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité.—CHAMFORT.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA KALMIA OU PÉTROLE

Dans le comté de Champlain et près des Trois-Rivières, la Kalmia à feuilles étroites abonde le long des routes et des bois. Ses fleurs nombreuses, à corolles gamopétales, d'un beau rose, réunies en faisceaux, autour des rameaux, attirent forcément l'attention. C'est un arbrisseau de 3 à 4 pieds, de belle apparence, mais les cultivateurs ne lui accordent qu'un regard de dédain. Plus que cela ils en ont peur, sans savoir exactement pourquoi. Ils lui ont donné le nom de *pétrole*, parce qu'ils l'emploient en infusion et qu'elle provoque une sensation de brûlure, prétendent-ils.



"Introduite en France vers 1750, elle s'est parfaitement acclimatée, même en pleine terre. Ses fleurs renferment un puissant narcotique qui devient un poison violent pour les quadrupèdes. Le miel retiré par les abeilles des fleurs de *Kalmia à larges feuilles* provoque le délire, l'ivresse, les convulsions et quelques fois la mort."

Un auteur américain prétend de son côté que les paysans des Etats-Unis lui ont donné le nom significatif de *lamb-kill*, tue-mouton, parce qu'ils soupçonnent que les jeunes pousses de cette plante sont fatales aux moutons et surtout aux agneaux qui les broutent.

J'ai constaté moi-même cet été que plusieurs agneaux étaient morts de maladie inconnue dans des friches où la Kalmia existe.

En voilà assez pour nous donner à penser et nous croyons que les cultivateurs feraient bien de ne pas laisser croître cette plante près des pâturages.

*B. J. Massicotte*

AMUSEMENTS

ILLUMINATION DE L'EAU

Jetez dans un verre d'eau un morceau de sucre imbibé d'éther sulfurique. L'eau s'illuminera et produira dans une chambre noire un fort bel effet.

En soufflant légèrement à la surface de l'eau, on formera des ondulations lumineuses.

PROCÉDÉ POUR GRAVER EN RELIEF SUR UN ŒUF

Lavez, essuyez et faites bien sécher un œuf à coquille épaisse. Ecrivez et dessinez sur cette coquille avec une plume trempée dans de la graisse chaude et plongez l'œuf dans du vinaigre blanc ou dans de l'acide sulfurique faible.

Au bout de trois heures, retirez l'œuf et lavez-le à l'eau fraîche : l'écriture ou le dessin apparaîtra en relief.

## LE MANTEAU MERVEILLEUX (\*)

LÉGENDE ACADIENNE

L'ignoble Lawrence, brute à face humaine que l'histoire a flétrie, avait pris depuis peu le gouvernement de l'Acadie et préparait sans doute déjà son plan d'une campagne de vols, de rapines, de sang, de désespoirs non éteints encore — campagne qu'il mena avec une sauvagerie épouvantable vingt mois plus tard.

L'année 1753 s'achevait dans un étrange malaise ; seules, les populations terrorisées de l'Inde anglaise peuvent comprendre le sentiment qui étreignait les cœurs de nos admirables frères d'Acadie ; comme le comprendraient en ce moment nos frères de Québec devant la violence de l'explosion haineuse de certains journaux, si nos frères de Québec n'avaient également conscience de leur force numérique et individuelle, leur permettant de regarder dédaigneusement leurs obscurs insulteurs.

Si l'Angleterre, aujourd'hui, par pur calcul du plus profond égoïsme craint de molester les Canadiens français et de perdre ce qui constituait le plus beau joyau de la couronne de France ; à l'époque où se passe l'action que nous allons rapporter, cette même Angleterre voulait, non pas asservir, mais anéantir nos pères, afin de s'enrichir de leurs dépouilles. Et qu'avait-elle à craindre, la puissante sanguinaire, d'un petit peuple de neuf mille âmes ? Et aujourd'hui, ne nous montre-t-elle pas la même férocité aveugle à attaquer un autre petit peuple de quarante mille combattants, elle qui peut mettre sur pied de guerre des millions de soudards ?

Non loin du fort Beauséjour, bâti sur la jolie Baie Française, aujourd'hui Baie de Fundy, se trouvait la propriété, fort bien entretenue, de la famille Jean-Baptiste Leroux (1).

Leroux, de son mariage avec Louise-Evangéline Forest, avait eu cinq garçons et trois filles qui tous, en 1753, aidaient grandement aux travaux de la métairie. L'aîné — Jean-Baptiste, comme son père — avait alors vingt-deux ans. On l'appelait Jean tout court afin d'éviter toute confusion.

Le père, après la rentrée des moissons, avait été obligé, pour affaires, de se rendre à Halifax. Parti le 15 septembre, il devait être de retour au commencement d'octobre. Mais les jours passaient, longs, interminables, sans que la famille eût la moindre nouvelle de son chef. La distance n'étant que de deux cent cinquante milles environ, avec son bon cheval il ne lui fallait pas plus de cinq jours pour la franchir.

Les enfants ne disaient rien devant leur mère, afin de ne point augmenter sa peine ; au contraire, chacun trouvait en son cœur de nouvelles raisons pour expliquer ce retard inexplicable. Mais que d'efforts ! leur fallait faire pour ne pas éclater en sanglots ! Quand ils étaient seuls, que de larmes ; et quelles ferventes prières ils adressaient à Dieu pour leur père !

\* \* \*

Le vent d'automne hurlait lugubrement arrachant aux arbres alanguis leurs dernières feuilles : image frappante de la bourrasque dans laquelle devait disparaître bientôt le brave peuple d'Acadie. Le ciel était empli de larges nuées noires que rayaient par ci par là des intervalles de lumière blafarde, tamisée, comme craintive et fatiguée. Du nord accourait la tempête faisant ployer tout sur son passage ; tandis que les eaux de la Baie Française bruissaient sur les galets de la crique si jolie de Beauséjour.

Toute la famille était réunie, le soir du 24 octobre, autour de la table de la cuisine. La vieille horloge apportée de France par le grand-père venait de sonner dix heures. Au dehors, l'ouragan mugissait, et la profonde obscurité rendait cette veillée plus semblable à une veillée de mort qu'à une soirée de famille.

(\*) Cette légende fait partie de l'ouvrage en cours : "Œuvres de Sang, Recits et Légendes de l'Acadie" : enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur.

(1) Nous changeons les noms de nos personnages, excepté celui du père. Le fait que nous rapportons est rigoureusement exact, et le thème nous en a été fourni par un ancien professeur du collège Saint-Joseph près Memramcook. Nous tenons à lui en exprimer publiquement notre reconnaissance.

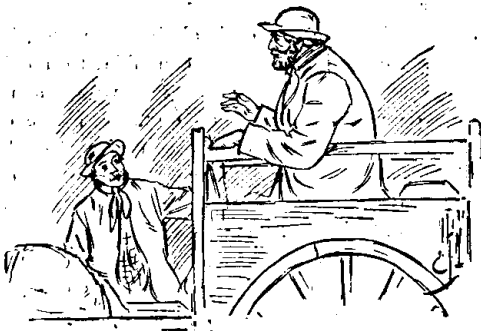
Pour la centième fois, la malheureuse mère exposait ses craintes. Mais après avoir versé d'abondantes larmes, elle dit à ses enfants :

— Il faut que le bon Dieu nous rende votre père ! Je l'en ai prié avec toute la ferveur dont je suis capable ; j'ai supplié la Consolatrice des affligés de m'exaucer. Aujourd'hui, j'ai promis une messe pour les âmes du purgatoire ; ma mère me disait que la dévotion à ces bonnes âmes est si agréable à Dieu, qu'il ne refuse rien de ce qu'on lui demande par elles. Oh ! oui, j'espère que votre père reviendra ! ...

A l'extérieur, les éléments déchaînés redoublaient de violence ; le vent s'engouffrait avec de sinistres plaintes dans la cheminée au large manteau.

Toute la famille se mit à genoux au pied du grand crucifix bruni, et Thérèse, l'aînée des filles, commença les prières du soir, suivies, selon l'usage des familles acadiennes, des prières pour les chers disparus.

Les prières finies, Jean alla faire sa ronde habituelle aux écuries, aux remises. Tout à coup il entend un clapotement dans la boue du chemin. Il prête l'oreille ; nul doute, c'est le pas d'un cheval.



Il se précipite : bientôt il est près d'une voiture. — Page 614, col. 2

— Il se précipite : bientôt il est près d'une voiture — c'est celle de son père !

Le cheval paraît épuisé : le jeune homme, sans y prêter attention, bondit sur le siège.

— Bonsoir, cher papa. Oh ! dans quelle inquiétude vous avez mis maman !

Et il l'embrasse avec effusion.

— Pauvre mère ! ... pauvres chers enfants ! ... dit le père d'une voix comme un souffle.

— Mais qu'avez vous donc, papa ? demanda anxieusement Jean.

— Je te conterai cela plus tard, mon fils. Va prévenir ta mère et reviens ensuite m'aider à descendre.

Et l'enfant, obéissant, court à sa mère. Il a les yeux rayonnant d'une telle joie, que la mère — peut-on tromper une mère ? — pense se trouver mal de bonheur.

— Jean ! qu'y a-t-il ? Ton père...

— Oh ! maman ! le bon Dieu pouvait-il être insensible à vos prières ? ...

— Où est-il ? dit-elle défaillante.

De ses bras robustes il l'enlace ; la couvrant de baisers et de pleurs, il l'assied doucement dans son grand fauteuil de bois.

— Remerciez Dieu et les bonnes âmes du purgatoire. Grand-maman avait raison, maman, le bon Dieu accorde ce qu'on lui demande par ces âmes privilégiées quoique souffrantes. Mais papa est bien fatigué ; permettez-moi d'aller le débarrasser du soin de son cheval.

C'est avec cette délicatesse, innée chez tout enfant bien élevé, qu'après avoir préparé sa mère à la joie du retour, le jeune homme la disposait à la tristesse qu'elle allait éprouver en voyant son mari pâli, défait, peut-être très malade.

\* \* \*

Les enfants avaient entendu. Vous pensez bien qu'ils furent vite rhabillés. Ils entouraient leur mère, la pressant de questions, discrètes cependant, quand la porte s'ouvrit.

L'éclair de bonheur qui brilla sur toutes les faces s'éteignit dans un long gémissement à l'aspect de

l'ombre qui s'avancait, soutenue par le bras vigoureux de Jean.

La mère avait poussé son vieux fauteuil : Jean, aidé de ses frères, y mit avec une tendresse infinie le père exténué.

Après les premiers épanchements, Jean fit prendre au voyageur un cordial énergique qui ramena un peu de vivacité dans le regard éteint de Jean-Baptiste.

Les enfants, pleins de tact avons-nous dit, ne posèrent pas une question. Seule, la mère avec l'intuition que donne l'amour, lui murmura dans ses caresses :

— Que t'ont-ils fait, mon pauvre ami ?

Que t'ont-ils fait ! ...

Son âme avait donc compris que tout venait du maudit envahisseur ?

Mais les jeunes filles s'empressaient. L'une préparait un bon morceau de porc frais ; l'autre mettait le couvert, quand Jean-Baptiste les arrêta, disant qu'il ne pourrait manger.

— Le bonheur de vous revoir me suffit ce soir, dit-elle. La mère vit ses yeux se mouiller lorsqu'il prononça ces mots. Son cœur se brisa, la malheureuse, car elle comprit, elle, le vrai sens de cette périphrase affectueuse.

Elle prépara donc tout de suite le grand lit, et Jean y porta plutôt qu'il n'y conduisit son père.

Thérèse voulut veiller elle-même durant cette première nuit qui fut assez bonne. Aussi le lendemain, sans cependant se lever, Jean-Baptiste put-il faire le récit de ce qui lui était arrivé.

Pendant qu'il était à Halifax, son débiteur, homme de mauvaise foi qui avait trahi la cause des siens (hélas ! il se trouve des traîtres partout !) l'avait dénoncé aux sbires du cruel Lawrence. Pendant trois semaines, la rage de l'Anglais s'était assouvie sur le brave Acadien. Sous prétexte d'espionnage, il l'avait même fait flageller : il voulait le forcer d'avouer sa connivence avec les Français.



Jean suit le Père et sa mère dans le manteau comme en une barque. — Page, 615 col. 3

Enfin, faute de preuves, et après mille mauvais traitements, on l'avait libéré en lui donnant deux heures pour quitter la ville.

Faible, exténué, il lui avait fallu ces deux heures pour se rendre à un mille de la ville nouvelle : c'était là que, par une sorte de pressentiment, il avait laissé son cheval et sa voiture, chez un homme sur la fidélité duquel il pouvait compter.

En noble chrétien qu'il était, il termina ce douloureux récit en pardonnant à ses bourreaux, à l'infâme qui l'avait vendu, et en demandant à ses fils qu'agitaient tous les désirs de vengeance, de pardonner eux aussi.

\* \* \*

Les tortures subies par Jean-Baptiste devaient avoir une issue fatale : malgré sa forte constitution, il n'était revenu au foyer que pour y mourir entouré de l'amour des siens.

La belle fête de tous les saints avait appelé à la chapelle du fort Beauséjour la garnison et les Acadiens qu'il protégeait de ses canons. L'aumônier des troupes françaises célébra les saints mystères, après quoi il se



Sa Majesté la Reine visitant les veuves et les enfants des officiers tués au Sud-Africain, aux casernes Victoria, à Windsor

les âmes du purgatoire. Il demande à Marie, la douce patronne des Acadiens, de venir à son aide.

Que veut-il donc ? Une barque, dites-le-moi, peut-elle surgir du sein des flots ?

N'est-ce pas une folie que de le penser même ?

Le Père revient auprès des jeunes hommes. Jean l'interroge d'un regard éperdu ; sans répondre, le prêtre ôte son manteau, l'étend sur l'eau :

— Venez, mes amis ! dit-il simplement.

Jean, sans la moindre hésitation, suit le Père et saute dans le manteau comme en une barque ; mais l'autre jeune homme qui a désobéi refuse obstinément de s'embarquer.

Dieu, parachevant ce qu'il commencé, pousse cette embarcation d'un nouveau genre qui, bientôt, dépose sains et saufs les deux hommes à l'autre bord.

Ils volent jusqu'à la métairie : Jean-Baptiste, hélas ! est à l'agonie depuis une heure, leur dit-on.

Le Père se rend tout de suite auprès de lui, suivi de Jean et de Thérèse ; la mère et les autres enfants, avec des voisins et le commandant du Fort, sont autour du moribond qui râle, et c'est la mère elle-même qui a le courage héroïque de dire les prières des agonisants.

A peine le Père Desenclaves a-t-il franchi le seuil de la chambre du mourant, que celui-ci paraît se rir d'un étrange sommeil. Le râle s'arrête, les yeux s'ouvrent, et Jean-Baptiste dit très distinctement :

— Venez, mon Père, car je vous attendais.

Le vertueux Acadien fit sa confession avec grande humilité ; il répéta au Père les détails de son arrestation, lui dit son généreux pardon, et après avoir reçu tous les sacrements, se penchant vers sa femme et ses enfants qu'il venait de bénir :

— Maintenant, dit-il, il est temps que je m'en aille vers mon Dieu !

Il poussa un soupir, leva les yeux au ciel, et, à la première heure du Jour des Morts, il s'endormait sans effort, sans secousse, jusqu'au jour des grandes, des inexorables revendications, des éternelles vengeances !

FIRMIN PICARD.

## LE DINER SANS PAIN

Henri IV apprit qu'un grand seigneur avait maltraité un paysan de ses sujets.

Il manda à l'instant le malfaiteur, et, sans

rien lui manifester extérieurement, le retient à dîner. Il lui fit servir un repas splendide dans lequel parurent les meilleurs mets, sauf du pain. Le seigneur en est surpris et se demande en lui-même quel peut être le sens d'un pareil mystère ! Vers la fin du repas, l'ami du peuple vint à passer et, s'adressant au seigneur, qui s'était permis de maltraiter un de ses sujets :

— Eh ! lui dit-il, le dîner a-t-il été satisfaisant, n'y a-t-il rien manqué ?

— Sire, répliqua le seigneur, le repas a été magnifique ; mais je n'ai pas diné : afin de vivre, il faut du pain.

— Allez, lui dit Henri IV, prenant un air sévère, tâchez de mettre en pratique l'enseignement qui appartient du manque de pain sur la nappe. Et puisqu'il faut du pain afin de vivre, apprenez, ami, à ne pas maltraiter à l'avenir les pauvres paysans par qui viennent les épis.

Le droit d'être vêtu simplement n'appartient pas à tout le monde. — NAPOLÉON.

rendit à l'île Saint Jean où l'on demandait le secours de son ministère.

Vers le soir, après les premières vêpres des Morts, l'état de Jean-Baptiste s'aggrava au point que sa mort ne fut plus, pour la famille éplorée, qu'une question d'heures.

Lui-même demanda que l'on fit venir un prêtre : nos braves Acadiens, à ces époques tourmentées, regardaient la mort en face, ils ne la craignaient nullement.

Le seul prêtre auquel on pouvait recourir était le Père Desenclaves, qui se trouvait en ce moment à Menoudy, village situé sur la rive opposée de la petite baie de Beauséjour ; il fallait, pour y atteindre, faire environ sept milles en canot.

Jean et le fils d'un voisin partirent immédiatement par la traverse, ce qui ne leur faisait qu'une marche de trois milles environ ; arrivés au bord de l'eau, ils détachèrent une des chaloupes qui y étaient amarrées et, grâce à leurs vigoureux poignets, atterrirent après une navigation d'une heure et demie seulement.

Peu de temps après, ils revenaient emmenant le bon Père Desenclaves avec eux.

O stupeur ! la chaloupe n'est plus là ! Dans leur hâte, ils l'avaient mal attachée, un coup de vent l'avait poussée au large !

Que faire ?

Jean se désespère : il sait que le prêtre est attendu ; il sait aussi que son père se meurt.

Et pas une embarcation quelconque, aussi loin qu'on puisse voir à la lumière de la lune, brillant dans un ciel étoilé sans le moindre nuage !

Le prêtre, devant cette profonde douleur, se sent ému jusqu'au plus intime de son âme.

— Restez ici un moment, mes amis, dit-il aux deux jeunes gens. Attendez-moi, ayez confiance. Mais que nul de vous ne m'en suive !

Il s'enfonça dans un petit bois voisin, se prosterna, pria avec toute l'ardeur de son cœur d'apôtre.

Cependant, l'ami de Jean, malgré la défense du Père, a voulu voir. Il s'est suivi à pas de loup, il a vu le Père tout en larmes.

Celui-ci continue sa prière à Dieu qu'il conjure par





H. SALDE

MOZART CHEZ MADAME D

AD



D'ADOUR.—TABLEAU DE M. V. DE PAREDES

## CHARITÉ

Oh ! donnez-moi pour que je donne !  
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.  
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne ;  
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit !

"Heureux ceux que mon zèle enflamme !  
Qui donne aux pères prêts à Dieu.  
Le bien qu'on fait parfume l'âme,  
On s'en souvient toujours un peu !

"Le soir, au seuil de sa demeure,  
Heureux celui qui sait encore  
Remasser un enfant qui pleure,  
Comme un arare un sequin d'or !

"Le vrai trésor rempli de charmes,  
C'est un groupe pour vous priant  
D'enfants qu'on a trouvés en larmes  
Et qu'on a laissés souriant !

"Les biens que je donne à qui m'aime,  
Jamais Dieu ne les retiendra.  
L'or que sur le pauvre je sème  
Pour le riche au ciel germera !"

VICTOR HUGO.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## Une horloge de mie de pain

Saviez-vous que la ville de Milan en Italie, eût une horloge de mie de pain ? La chose existe pourtant, et la construction de cette horloge extraordinaire a une histoire assez curieuse. L'ouvrier étant très pauvre et ne pouvant acheter le métal nécessaire à la construction des ressorts, eut l'idée de prendre un peu de la mie de son pain quotidien et de la solidifier avec une forte addition de sel. Il obtint de la sorte une matière dure et insoluble dans l'eau, dont il fit cette horloge, qui est, paraît-il, l'une des curiosités de la capitale de la Lombardie.

## Curieuse découverte

Un amateur de vieux livres et d'éditions rares, un rat de bibliothèque, a découvert, ces temps derniers, pour la grande joie de la catholicité, certaines prédictions curieuses.

Voici d'ailleurs ces paroles prophétiques, prononcées par le bienheureux Vermino d'Otrante, au XIII<sup>e</sup> siècle : " Dans la chaire de Saint-Pierre brillera une étoile lumineuse, élue contrairement à l'attente du peuple, après une grande lutte électorale, une étoile qui, par sa splendeur, illuminera l'Eglise universelle. Alors un beau jeune homme; un descendant de Pépin, se trouvant dans une lutte étrangère, viendra contempler la grandeur et la gloire de ce pasteur qui le mettra merveilleusement sur le trône de France."

## Ours mal léché

Pourquoi dit-on d'une personne qui a mauvais caractère et qui n'a rien d'agréable dans la physionomie : c'est un ours mal léché ?

Cette expression est très ancienne. On croyait autrefois que les oursons, naissant difformes en général, devenaient jolis lorsque leur mère les avait léchés (voir à l'appui une fable de Florian). Maintenant voici ce qu'il y a de vrai dans l'histoire.

Les ours naissent difformes, j'en conviens, mais c'est l'âge et non pas la langue de leur mère qui les transforme. Cette expression est restée usuelle, Musset l'emploie au début de ses poèmes humoristiques :

Le tapis sur lequel Hassan était couché  
Était fait de peau d'ours, mais d'un ours bien léché.

## Il y a plus de femmes que d'hommes

Les femmes sont en général plus nombreuses que les hommes ; en Europe il y a sept millions de femmes de plus que d'hommes.

Voici la répartition pour chaque Etat ; pour mille hommes on trouve : Portugal, 1091 femmes ; Suède et Norvège, 1061 ; Grande-Bretagne, 1058 ; Espagne

1014 ; Finlande, 1044 ; Suisse, 1044 ; Allemagne, 1039 ; Autriche, 1034 ; Danemark, 1026 ; Hollande, 1025 ; France, 1025 ; Belgique, 1001.

Par contre, quelques nations ont plus d'hommes que de femmes, ainsi pour mille hommes, on trouve : Italie, 995 femmes ; Serbie, 998 ; Bulgarie, 952 ; Roumanie, 944 ; Grèce, 906 ; Bosnie et Herzégovine, 868.

## Faire gorge chaude

Cette expression vient du langage de la fauconnerie. On distinguait les gorges chaudes, gibiers qui venaient d'être tués récemment et les gorges froides par opposition.

Pour récompenser les faucons, quand ils avaient bien chassé, on leur donnait de belles gorges chaudes et nos oiseaux s'écriaient sur ce régal et de la patte et du bec surtout, comme le font nos commères des milieux administratifs ou diplomatiques, qui veulent tourner en ridicule une réception quelconque et qui font comme les faucons des piqûres profondes à ceux qui sont attaqués par leur mauvaise langue.

Cette expression dans sa formation est passée du propre au figuré et c'est ce qui en fait son originalité.

## Surprise

Où peut-on placer, dans une salle de spectacle, les académiciens, les magistrats, les musiciens, les peintres les concierges, les médecins, les orateurs, les jardiniers, les agents de change, les vérificateurs des poids et mesures, les gens qui ont chaud et qui ont froid, les fous et les pauvres d'esprit ?

On peut placer les académiciens aux Fauteuils, les magistrats au Parquet, les musiciens à l'Orchestre, les peintres à la Galerie, les concierges dans les Loges, les médecins à l'Amphithéâtre, les orateurs au Balcon, les jardiniers au Parterre, les agents de change dans la Coulisse, les vérificateurs des poids et mesures au Contrôle, les gens qui ont froid au Foyer, les fous dans les Loges grillées, et les pauvres d'esprit au Paradis.

## Un curieux tableau

Examinez bien le tableau de chiffres que nous avons dressé ci-dessous, et qui semble composé de nombres pris absolument au hasard :

5872	8897	5146	8171	4420	7445	3694
3815	5993	9018	5267	8292	4541	6719
6840	3936	6114	9139	5388	7566	4662
4783	6961	4057	6235	8413	5509	7687
7808	4904	7082	3331	6356	8534	5630
5751	7929	4178	7203	3452	6477	8655
8776	5025	8050	4299	7324	3573	6598

En dépit de votre examen, je ne suppose pas que vous lui ayez trouvé rien de particulier ; et vous pourriez le soumettre à bien des personnes sans qu'elles y trouvent davantage. Et cependant il présente cette bizarrerie que, si vous additionnez sept nombres en colonnes verticales ou horizontales, ou même diagonalement, vous aurez toujours 43,645 au total.

## Pourquoi la mer est-elle salée

Ce serait une erreur de croire que la mer est uniformément salée.

Pour un litre d'eau prise dans l'Océan Atlantique, on trouve 25 gr. 7 de chlorure de sodium, tandis qu'un litre d'eau de la Méditerranée, en contient 27 gr. 52.

A ce propos se rééditent les vieilles légendes sur l'origine de l'eau salée.

Les uns racontent que la mer est salée parce qu'un jour de colère, Adam jeta sa vaisselle, y compris sa salière, dans l'étang le plus bleu du Paradis, qui devint la mer.

D'autres assurent, au contraire, que c'est à Eve que nous devons l'Océan salé ; un jour, altérée après une promenade dans laquelle elle s'était arrêtée à une fraîche cascade, elle s'y humecta la langue ; subitement la cascade devint salée, et ses eaux allèrent inonder les trois quarts du globe.

Enfin, au pays basque, on raconte qu'Anima, la plus vieille des fées euskariennes, était un jour de fort mauvaise humeur. Le patriarche, son mari, l'avait mise en colère ; il trouvait que son bouillon était horriblement salé. La fée prit le pot-au-feu, le jeta et le brisa contre un énorme rocher, qui se trouvait au beau milieu de l'Océan. C'est depuis lors que la mer est salée.

Voilà, du moins, des explications qui sont claires et ne fournissent aux esprits chagrins aucun prétexte pour ratiociner sur la banqueroute de la science.

## Vieille tradition populaire

Le Musée des Familles signale ainsi l'origine d'une vieille tradition populaire :

Jadis, on affirmait aux enfants que certaines petites marques blanches qui se voient parfois sur les ongles, indiquaient qu'ils n'avaient pas toujours dit la vérité. Ces taches portaient même le nom de mensonges, comme l'atteste notamment ce passage d'une lettre non signée, publiée en 1782, au Journal de Paris.

"On ne pouvait consoler l'enfant, qui, bien qu'on lui montrât une tache blanche sur un de ses ongles, protestait qu'il n'avait pas menti." Or, cette singulière tradition existait chez les Latins, de qui, sans doute, elle est venue jusqu'à nous. Horace, dans l'ode 8 du livre II dit, en s'adressant à Barines : " Si tu avais été puni une seule fois de tes faux serments, si l'une de tes dents avait noirci, ou si l'un de tes ongles avait été marqué..."

Les Latins, d'ailleurs, avaient hérité ce préjugé des Grecs, lesquels croyaient que le ciel dénonçait et punissait le mensonge par quelque signe ou par quelque difformité corporelle.

Ovide dit aussi, en s'appuyant sur la même croyance. (Amours, liv. III) :

"Croisais-je encore qu'il y a des Dieux ? La perfide a trahi ses serments et son visage n'a pas changé, ses longs cheveux pendent encore sur ses épaules comme avant son parjure."

## Un curieux lac

Les riches placers du Klondyke ne sont pas la seule curiosité des pays traversés par le Yukon. Il y a dans l'Alaska, non loin de Dawson, un lac vraiment extraordinaire qui a été baptisé du nom de Salawik par son découvreur, le R. P. Tossi, missionnaire chez les sauvages. Ce lac, qui mesure environ 95 kilomètres de largeur, est peut-être le seul dans tout l'extrême Nord qui ne gèle pas l'hiver. On ne lui connaît pas de communication avec la mer, et cependant quand la marée monte sur les côtes de l'Océan Glacial, le niveau du lac s'élève pour s'abaisser aussitôt que la mer baisse. Cette sympathie avec la mer ne va pas cependant jusqu'à faire du Salawik un lac salé ; ses eaux sont excellentes à boire. Mais une de ses particularités autrement étonnantes est que sa température s'élève en hiver pour s'abaisser en été. Ainsi quand tous les cours d'eau du voisinage se congèlent de part en part, le lac Salawik devient chaud à ce point qu'il est réellement plaisant de s'y baigner. Par contre, en été, ses eaux sont d'un froid qui transite.

Cette particularité lui vaut de devenir en hiver comme la Mecque de la gent poissonnière qui s'y rend en pèlerinage de tous les cours d'eau qui y aboutissent. L'affluence du poisson est telle qu'on peut l'y prendre à la main et en tuer une quantité considérable avec un bâton. De ce chef s'ouvre pour les mineurs une source d'approvisionnement sur laquelle ils n'avaient guère compté et qui contribuera puissamment, croyons-nous, à diminuer le prix de la vie, principalement en hiver, dans ces régions inhospitalières. Rien qu'en une heure, un homme peut s'approvisionner de poissons pour plus d'un mois et de poissons de la plus belle venue : saumons de 20, 30, 40 et 50 livres.

Il n'y aurait rien d'étonnant, dit l'Événement de Québec, qu'on vit surgir un beau jour, sur les bords du lac Salawik, l'un de ces hôtels fashionables qui sont la gloire des places d'eau américaines.

**UN TOUCHANT MODÈLE D'UNE MÈRE  
CHRÉTIENNE**

De toutes les croyances naïves dont s'entoure notre berceau, il n'en est point de plus poétiques et de plus consolantes que celles qui s'attachent à la présence d'un Ange, chargé par Dieu de rendre facile la voie que nous devons parcourir. C'est en son nom qu'on nous promet de belles roses, des fruits savoureux, des joies infinies. On nous le montre vêtu d'une chlamyde blanche comme les lis dont son front se couronne ; à la main il tient un livre dans lequel nos œuvres sont enregistrées.

Je me souviens qu'étant tout enfant, je vis sur le prie-Dieu de ma mère, en face de son christ d'ivoire, un album relié de velours, et si doré et si beau que, n'osant le toucher, je le regardais avec un superstitieux respect, me demandant quelles paroles magiques il pouvait contenir.

Ma mère entra. Je hasardai une question sur le volume. — C'est le mémorial de ton ange gardien, me répondit-elle ; bonnes ou mauvaises, il inscrit toutes tes actions.

Elle disait vrai ; une mère est toujours l'ange de notre vie, son bras est notre bouclier, et son cœur notre refuge.

La mienne écrivait chaque jour l'histoire du foyer domestique avec ses joies sereines, ses chagrins passagers, ses bonheurs intimes, et mon nom s'y trouvait souvent.

À l'angle de la rue que nous habitons, près de la vieille église à flèche dentelée, vivait, sous la pluie et le soleil, la neige et le brouillard, un pauvre aveugle dont l'ami et le guide était un chien nommé Fido. Intelligent, doux et empressé, le bon animal sollicitait du regard l'aumône des passants et leur présentait la sébille.

Aveugle et chien étaient mes favoris ; à l'un je donnais mon épargne, à l'autre une caresse et mon dessert ; aussi de plus loin qu'il m'apercevait, Fido faisait entendre un grognement joyeux et semblait annoncer à son maître la présence d'un ami. Un jour en passant devant mes protégés, je cherche vainement ma bourse...

Rien ! Et le pauvre aveugle n'avait pas déjeuné. J'aurais vendu pour une pièce d'argent mes prix de l'année précédente. J'eus une inspiration, et prenant une épingle d'opale, joli bijou auquel je tenais fort, je la mis dans le chapeau de l'aveugle en lui disant : — Vendez-la.

Il la porta chez ma mère, qui pleurait en l'écoutant. Je rentraï le soir plus gaie que de coutume ; mon

petit sacrifice m'avait porté bonheur ; j'avais obtenu des croix, des récompenses ; on me fêta, on m'embrassa, mon père remplit ma cassette, et seulement alors ma mère feignit de s'apercevoir de la perte de mon épingle.

— Je l'ai perdue, répondis-je, en rougissant. C'était mon premier mensonge. — Je réparerai facilement ce malheur, me répondit-elle.

Deux jours après, entrant dans ma chambre, je vis le livre de l'ange gardien qui m'avait si fort intrigué. Je m'agenouille, je lis... je lis le récit de mon aumône ; des larmes de joie et de naïf orgueil mouillèrent mes yeux. Ma mère s'approcha ; à mon attitude, à mon trouble, elle comprit ce que j'éprouvais, et, me pressant sur son cœur, elle repassa avec moi la page bénie.

— L'ange a oublié de mettre que j'avais menti, murmurai-je : lorsque tu m'as demandé ce j'avais fait de mon épingle, j'ai répondu qu'elle était perdue.

— L'ange l'avait écrit, ma fille, mais en relisant ces lignes qui lui causaient un bonheur ineffable, il versa des larmes divines qui effacèrent à jamais le souvenir de cette faute légère.

Les années s'écoulèrent, et je compris que l'ange gardien se manifestait à nous par des conseils intérieurs, des mouvements de compassion et de tendresse, des aspirations vers le ciel où il veut nous conduire. Je l'aimai sous la forme visible qu'il prend auprès des enfants, sous les traits d'une mère adorée. Je la consultais, elle me répondait toujours comme il l'aurait fait lui-même. Elle m'apprit ce qu'il faut croire, espérer, aimer, c'est-à-dire, les trois leçons apportées aux hommes par Jésus-Christ.

**MONUMENT NATIONAL**

Les représentations des comédies *Les Trois Chapeaux* et la *Marraine de Charley*, jeudi le 11 et samedi le 13, ont été des succès, et nous faisons appel à nos lecteurs pour qu'ils encouragent ces matinées qui deviendront de select réunions.

Pour jeudi prochain, le 18 janvier, on nous donnera enfin ce drame promis depuis si longtemps *L'Escamoteur* en 4 actes de D'Ennery. Cette soirée est donnée avec le concours de la Société des Artisans Canadiens-français, et il n'y a aucun doute que les membres de cette association y assisteront en grand nombre.

*L'Escamoteur* est un drame puissamment charpenté où l'on retrouve toutes les qualités de D'Ennery, ce grand maître du mélodrame français. Les amateurs de ce genre de pièces seront satisfaits, sans aucun doute, car la distribution est en harmonie avec le drame et tout nous paraît avoir été préparé avec soin

afin de faire de cette représentation une des meilleures de la saison.

CERCLE VILLE-MARIE

Tous nos lecteurs se rappellent les succès, bien mérités il est vrai, des soirées données par le Cercle Ville-Marie, que dirige avec grand zèle M. l'abbé Hébert, P. S. S.

La saison dite d'hiver va s'ouvrir : tous ces quinze jours, il y aura comédie, conférence, discussion, etc.

En tout premier lieu, et pour le vendredi, 26 janvier, nous prions nos lecteurs de se rendre en foule au Cercle Ville-Marie, rue Notre Dame ; ce soir-là sera jouée *L'Levee*, comédie en cinq actes, de Molière. Il y aura en outre orchestre et chant.

Nous annoncerons successivement les autres récréations offertes par les membres dévoués de ce Cercle.

**CARNET DE LA CUISINIÈRE**

*Filets de saumon à la maître d'hôtel.* — Préparez dix filets de saumon cuit à l'eau. Coupez en rondelles des pommes de terre également cuites. Faites sauter le tout dans du beurre clarifié en saupoudrant du sel fin et de persil haché. Servez très chaud.

*Oranges en surprise.* — Lever un couvercle sur l'orange du côté de la queue, puis l'évider entièrement avec une petite cuiller. Recueillir le jus, le filtrer, en faire un léger sirop, puis avec ce sirop emplir l'orange, la recouvrir du petit couvercle et placer à la glace pendant une heure.

*Pour peler les pommes.* — Sans rien toucher à la pelure, on conseille de les plonger pendant une minute, et même moins, dans de l'eau bouillante. Les pommes se pèlent alors comme les pommes de terre et la pelure seule s'enlève sans difficulté et sans que la chair du fruit y adhère.

*Flan au riz.* — Faire cuire du riz au lait sucré et vanillé, lier avec trois jaunes d'œufs. D'autre part, foncer un cercle à flan avec de la pâte brisée, verser le riz dedans, après l'avoir laissé refroidir. Laisser cuire pendant trente minutes. Le flan doit avoir une belle couleur jaune.

*Filet en tourne-dos.* — Coupez par tranches les restes d'un filet de bœuf, faites-les chauffer sans bouillir avec du jus ou bouillon. Faites des croûtons de même grandeur, auxquels vous faites prendre couleur en les faisant sauter dans le beurre. Dressez en couronne sur le plat : un filet, un croûton, et versez au milieu une sauce piquante, ou ravigote, ou poivrade liée.

**CHOSÉS ET AUTRES**

— Environ 4,000 Franciscains sont morts martyrs en Terre-Sainte depuis sept siècles.

— Les Etats-Unis ont actuellement 30,000 hommes de troupes régulières aux Philippines.

— Quelle est la personne la plus désagréable, celle qui ne sait pas chanter et chante, ou celle qui sait chanter et qui ne veut pas chanter ?

— Les enfants sont toujours fiers d'avoir des parents déjà grands pour leur âge, excepté quand ils sont obligés de plaider pour les faire voyager à moitié prix en chemin de fer.

— Tout le monde frémit au seul mot de poison, quoiqu'il n'y ait pas un homme sur 10,000 qui en meure ! Des milliards de personnes périssent par leur intempérance, et cependant nous nous y livrons toujours et sans crainte.

— La Floride est certainement l'Etat qui produit le plus de miel de tous les Etats-Unis. Dans un comté, l'année dernière, il en a été produit 360,000 livres. Les amoureux devraient aller passer leurs noces en Floride.



**VIGUEUR POUR HOMMES.**

L'adolescent se développe et devient un homme fort ou faible, suivant ses habitudes. Toute ma vie j'ai fait une étude des hommes faibles. Pendant trente ans, je me suis servi de l'électricité dans le traitement de tous les résultats d'indiscrétion ou excès. Je l'applique par le moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, maintenant en usage par tout l'univers. C'est le grand traitement par soi-même, à la maison, une cure naturelle.

**PAS DE DROGUES.**

Plus de 6,000 hommes, jeunes et vieux, rendus vigoureux en 1899. Ecrivez pour un petit livre descriptif envoyé gratuitement, ou venez me consulter sans aucun déboursé, à mon bureau.

**Dr M. SANDEN, 132 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.**

Heures de bureau, 9 à 6. Dimanche 11 à 1.

## NOTES HISTORIQUES

## LE LOUP-GAROU

On désignait ainsi autrefois, dans nos campagnes, une personne condamnée, après sa mort, à être changée en *loup-garou* pour méfaits causés de son vivant. La punition se prolongeait durant sept ans et sept mois, et avait principalement pour causes, soit la négligence à "faire ses pâques," ou quelque gros scandale qui avait remué toute la paroisse. Le *loup-garou* courait les champs, durant la nuit, et, quand on le rencontrait, on pouvait délivrer l'âme du malheureux, en traçant sur lui un grand signe de croix. Mais le malin esprit ne se laissait pas facilement approcher, et d'ailleurs chacun prenait ses jambes à son cou du plus loin qu'il l'apercevait.

Cette superstition a subsisté longtemps au Canada, et même n'est pas encore complètement disparue, aujourd'hui, de certaines campagnes reculées.—SYLVA CLAPIN.

## LE COMBAT NAVAL DE LA POINTE A LA GARDE

La Pointe à la Garde est située à douze milles de Restigouche et à mi-chemin entre cette dernière place et Tracadie sur la rive nord de la baie des Chaleurs. C'est un cap qui s'avance dans la baie et laisse au nord-est une grande échancrure ou anse qui se prolonge jusqu'à la Pointe Escuménac, l'espace de six milles. C'est là que la baie des Chaleurs perd son nom pour prendre celui de baie Ristigouche. Les Français peu avant la conquête, avaient un camp militaire à Ristigouche, comme en font foi les actes de baptêmes, mariages et sépultures des pères récollets Etienne et Ambroise, conservés dans les archives de Saint-Joseph de Carleton.

Pour se protéger contre les poursuites des vaisseaux anglais, les Français avaient établi une batterie de canons à la Pointe Bourdon. Peu après la prise de Québec en 1759, les Anglais, ayant appris par les Sauvages que les Français avaient un camp à Ristigouche, vinrent les déloger. Il y eut un combat sanglant à la Pointe à la Garde entre les navires français et anglais. Deux frégates françaises furent englouties au pied du Cap. On pouvait voir encore les carcasses à marée basse, il n'y a pas bien des années ; on a vu même des canons au fond de l'eau. Un des canons de cette batterie se trouve encore actuellement dans une bâtisse appartenant à la famille Baxter établie sur ce Cap.—L'abbé E.-P. CHOUINARD.

## LES ANGLAIS A DESCHAMBAULT

Peu de temps après la conquête du Canada par les Anglais, Deschambault fut mis sous le coup d'un émoi assez palpitant et qui ne peut s'effacer de la mémoire de ceux qui ont entendu le récit :

C'était en l'automne de 1759. Une frégate anglaise très bien équipée remontait le fleuve Saint-Laurent. Lors qu'elle fut dans le Richelieu, vis-à-vis de l'église, le bruit du canon se fit entendre et un énorme boulet frappa et traversa de part en part le mur de l'église près de la couverture au moment même où le Saint-Sacrifice était célébré par M. Ménage premier curé de cette paroisse. Les assistants effrayés se précipitèrent dehors et prirent la fuite vers les bois. En vain M. Ménage voulut les retenir : lui-même après la messe, croyant à une descente des Anglais, enleva les vases sacrés et alla les cacher dans la forêt afin de les soustraire aux outrages auxquels pourraient se livrer ces nouveaux maîtres encore sous le coup de l'exaspération. Ces pauvres habitants très peu nombreux et sans armes aucunes, s'arrêtèrent à l'arrière d'un coteau qui se trouve à trente arpens environ de l'église et du sommet duquel ils pouvaient observer la manœuvre de ces étrangers s'ils mettaient pieds à terre, ce qu'ils ne firent point à la grande satisfaction des gens.(1)

(1) Je me rappelle fort bien avoir vu dans les murs de la vieille église de Deschambault le trou percé par le boulet anglais. Je ne crois pas que le boulet soit tombé sur la terre de Jean Graléau, aujourd'hui propriété de M. Z. Gignac, vu que cette terre est la seconde au nord-est de l'église et que son passage dans le mur n'indiquait pas cette direction.

A cette époque, l'on ne se chicanait pas pour les écoles, vu que l'éducation donnée aux jeunes gens était exclusivement militaire et consistait principalement dans le maniement des armes et autres exercices en rapport avec les combats.

On voyait encore dans ces dernières années des restes de redoutes sur le cap Lauzon, près de l'église de Deschambault (en face du couvent), afin de les habituer à la prise d'assaut de ces sortes de forteresses ou à leur défense au cas où ils auraient à s'y maintenir, ou à déloger l'ennemi. Au même endroit on voit encore quelques-uns de ces beaux pins sur le bord du cap, si bien connu des navigateurs ; ils sont criblés des balles lancées par ces jeunes gens, futurs défenseurs de la patrie. Ils aimaient à se familiariser d'avance avec un métier qu'ils seraient tôt ou tard appelés à exercer.—L. SAINT-AMANT.

## L'EXPLOIT DU CAPITAINE BOUCHETTE

Jean-Baptiste Bouchette commandait un brigantin sur le fleuve, l'automne de 1755, lorsque le gouverneur Carleton fut obligé de fuir de Montréal qui était tombé au pouvoir des Américains. Bouchette s'offrit pour le conduire à Québec, en passant à travers les patrouilles de l'ennemi. La capitulation avait eu lieu le 12 novembre, et le gouverneur était monté à bord du brigantin de Bouchette, qui passait pour le premier manœuvre du fleuve. On eut bientôt connaissance que le colonel Eaton avait été détaché à la poursuite, mais Bouchette n'était pas seul sur le fleuve ; il déguisa son bâtiment, tira des bordées qui l'éloignèrent du côté de Laprairie, et masqua si bien son jeu que Eaton fila vers Repentigny, croyant être sur la bonne piste. Bouchette le suivit le 13, et arriva le 14 à Lavaltrie, où se trouvait le capitaine Bellet, lequel avait fait bastinguer sa goélette et transportait les poudres de Montréal dans l'espoir de les livrer à Québec. Bellet était un marin d'un courage et d'une adresse reconnus. Le vent souffla nord est

jusqu'au 16 inclusivement, ce qui les empêcha de poursuivre leur route. La nuit du 16 au 17, le gouverneur, déguisé en habitant, ainsi que Niverville et de Lanaudière, se confia au capitaine Bouchette et au sergent Boutillet ; tous cinq montèrent dans une embarcation légère, et, après sept ou huit alertes où ils se crurent pris chaque fois, parvinrent aux Trois-Rivières à midi sonnant. Ils payèrent d'audace et se mirent à table dans une maison qui logeait des officiers américains, ensuite, sur les trois heures, ils se rembarquèrent sans que le gouverneur eût été reconnu. Ils arrivèrent à Québec le dimanche, 20 novembre, après midi, et de suite on organisa la défense. Dès le 14, Arnold, avec une aile de l'armée américaine, était campé sur les plaines d'Abraham. Bellet avec ses poudres passa à travers les flottilles ennemies et arriva sain et sauf au quai de la basse-ville. Bouchette fut nommé commandant sur le lac Ontario après la guerre, et servit avec autant de zèle que d'intelligence ; il mourut dans ce poste en 1802. Son fils Joseph fut géographe dont les travaux n'ont pas été surpassés, même en Europe.—BENJAMIN SULTE.

(Des Recherches Historiques).

## JEUX ET AMUSEMENTS

## SURPRISE

Quelle est la ville où l'on ne peut cultiver de plantes exotiques ?

## PROBLÈMES CHIFFRÉS

42 V1330 W185 69X187 Y79X07 ZIH82812, 420 K0330 6N 614305570.

## CHARADE

Jadis auprès des rois vous trouviez mon premier ;  
L'écuelle du pauvre a souvent mon dernier ;  
L'hiver, contre la bise employez mon entier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 819  
Enigme.—Œufs.

## ON PEUT SE TROMPER DE ÇA...



—Je dois me trouver en présence du fameux palmier nain, *palma* en latin... Plante excessivement rare et...



—Je crois bien que je me suis trompé !!!...

**POURQUOI ?**

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

— On évalue le nombre des Boudhistes à 445,000,000.

**IL SUFFIT DE VOULOIR !**

Les cas de croup, de diphtérie seraient bien plus rares si l'on soignait la gorge à l'aide d'au moins atteinte en prenant du **Baume Rhumal**.

**GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.**

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout LAXATIVE vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

**LA NEVROSE ET LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**

La névrose ou maladie du système nerveux a son origine dans l'appauvrissement du sang, autrement dit, dans l'anémie. La chose est facile à comprendre : le sang est le modérateur normal des nerfs. Lorsque le sang est riche et circule normalement, on ne sent pas ses nerfs ; on ne sent pas même si l'on en a ; mais, dès que le sang s'appauvrit, les nerfs deviennent excités ; à mesure que le système sanguin s'épuise, le système nerveux se développe ; plus les globules rouges du sang disparaissent pour faire place aux globules blancs, plus la constitution devient frêle et languissante, plus les phénomènes nerveux s'exaltent et alors se produit dans l'organisme un cercle vicieux d'un

danger extrême, puisque cette surexcitation, cette exaltation du système nerveux provoquée par l'appauvrissement du sang a pour effet d'entraver généralement les fonctions nutritives, c'est-à-dire de réparation.

Depuis 1835, les médecins les plus célèbres se sont livrés à des recherches et à des études sur l'anémie et sur la névrose ou malade nerveux ; ils ont imaginé de nombreux traitements pour la guérison de cette affection d'autant plus grave qu'elle s'empare de notre organisme presque à notre insu, dès le début, pour ne se révéler à notre attention que lorsqu'elle a fait de grands ravages dans notre organisme. C'est encore à la Chimie, cette faiseuse de miracles, que nous sommes redevables en fin de compte du seul remède réellement efficace. Nous voulons parler des **Pilules de Longue Vie du Chimiste**, onard qui ont pour effet de prolonger la vie et de conserver à la plus belle moitié du genre humain ce qui constitue son charme le plus attrayant : la santé et la beauté. On trouve ces **Pilules** à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la **Cie Médicale Franco-Coloniale** dont M. L.-R. Haridon, Pharmacien, 202 rue Saint-Denis, Montréal, est le représentant attitré.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

**The Jones Umbrella "Roof"**



Recouvrez votre Parapluie  
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratifs. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : **UMBRELLA ECONOMY**, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

**THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.**

**CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY**



**Indigestion.**

Quand les organes digestifs ne convertissent pas convenablement les aliments en matières nécessaires à la nourriture du système, l'indigestion ou la dyspepsie, causes de beaucoup de souffrances et de maladies humaines, en résultent.

Parmi les symptômes de l'indigestion on peut mentionner une forte douleur piquante peu après avoir mangé, une sensation de dilatation de l'estomac et des intestins, des éructations, une sensation de brûlement d'estomac qui indique l'acidité, de l'aigreur, la palpitation du cœur, la difficulté de respirer, les douleurs sous les côtes et les omoplates, le mal de tête aux tempes et dans les yeux, l'étourdissement, la langue chargée et la constipation.

Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée) prise soir et matin, fera disparaître chacun de ces symptômes et débarrassera pernanement le système de l'indigestion ou de la dyspepsie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.  
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

**Trestler, Globensky & Martel,**

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de  
Cimetières.—Tous Genres. -- --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



**Embellissez votre teint.**

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un bruvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas ; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

### L'ANEMIE ET LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD

On reconnaît qu'une personne est atteinte d'anémie à un grand nombre de signes ou symptômes. Ordinairement la nutrition s'alérite, l'embonpoint diminue, le teint perd sa fraîcheur, les yeux leur éclat, les paupières prennent des teintes brunes; les forces musculaires s'affaiblissent, la marche est plus pénible, plus difficile par suite de la faiblesse des jambes et d'une pesanteur dans les reins; tout effort fatigue, accable. On éprouve parfois des palpitations de cœur d'une intensité douloureuse; la respiration se précipite même au repos. Au moindre effort, on éprouve de l'essoufflement; l'estomac fonctionne mal; la langue est chargée, la bouche pâteuse. On a de fréquents maux de tête, des étourdissements passagers, le sommeil léger et hanté par des cauchemars; on est enfin sujet à la migraine qui assurément, de toutes les indispositions nerveuses, est la plus pénible.

On a préconisé bien des remèdes contre l'anémie; le chlorure de fer s'en mêle et a fait et fait encore des milliers de dupes chaque jour, c'est ce qui nous engage à recommander aux personnes souffrant d'anémie les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, dont la formule est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris. On trouve ces Pilules à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L.-H. Baridon, Pharmacien, 202 rue Saint-Denis, Montréal, est le représentant attitré qui se fera un plaisir de les expédier franco de port par la maille sur réception du montant.

Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 décembre: Le sentiment national chez les Boers, par A. T...; La fiancée de Louis XV, par H. Gauthier-Villars; Rêve d'Égypte, par F. Castanié; La France au dehors, par Prince Henri d'Orléans; Sa fille, par Mme Hector Malot; La mission Voulet-Chanoine, par A. Mévil; Musique, par Camille Saint-Saëns; Eros aveugle, par L.-F. Sauvage; Les mines du Transvaal, par Stanislas Meunier; L'au delà, par Jacques Le Lorrain; George Sand en Russie, par A. de Mages; Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.

La Quinzaine: Critique dramatique; Bibliographies; L'Art de s'habiller; Sports.

Administration et rédaction, 26, rue Racine, Paris.

### RECouvrez vos FORCES, MÈRES DE FAMILLE

Tous les médecins savent très bien que quand la mère de famille est faible, n'a plus de vigueur, les enfants qu'elle mettra au jour seront chétifs, malingres, sans force et incapables de supporter les rigueurs de la vie. Mères de famille qui ne savez si vous aurez le bonheur d'élever une nombreuse famille, vous êtes sujettes à de graves désordres de l'organisme et, si vous n'avez pas encore ressenti de mal, peut-être que demain il n'en sera plus ainsi et que la santé florissante dont vous jouissez aujourd'hui déclinerait rapidement. Un grand nombre de vos semblables ont déjà perdu, à l'heure actuelle, faute de soins voulus, leurs forces vitales, la vigueur qui semblait ne devoir jamais les abandonner. Défiiez-vous de l'âge critique. A celles-là et à vous toutes, mères de famille, nous dirons: Pour recouvrer les forces que vous avez perdues, soignez-vous au plus vite, car le moindre retard pourrait vous être fatal. Adressez-vous sans retard au Dr J. LARIVIÈRE, Manville, R. I. qui connaît et guérit toutes les affections qui torturent votre sexe. Lui, mieux que tout autre, est à même de vous indiquer le remède qui vous ramènera à la santé. Écrivez de suite pour avoir sa liste de questions secrètes.

#### MÉRITE SÉRIEUX

Pour les maux de gorge, de poitrine, le *Baume Rhumal* est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.

#### LA MALADIE DU CŒUR

Le nombre est énorme des femmes qui journellement vont consulter leur médecin pour ce qu'elles croient être une maladie de cœur. Une émotion subite, une accélération dans la marche, un effort quelconque, le simple fait de monter un escalier leur donnent des palpitations de cœur d'une intensité telle qu'elles en arrivent naturellement à la conclusion qu'elles sont atteintes d'une maladie de cœur et, en effet, comme pour donner raison à leur appréhension, si l'on applique l'oreille sur le cœur et qu'on écoute avec attention, on entend

un léger bruit sourd qui coïncide avec chaque pulsation. En même temps ce n'est pas en quelque sorte tous les organes. Tous ces troubles du cœur, de l'estomac, etc., sont dus à l'appauvrissement du sang, un mal auquel il est facile de remédier grâce à la chimie qui est arrivée aujourd'hui, au moyen de procédés spéciaux d'une délicatesse extrême, à rendre au sang tous les éléments qui lui manquent dans les célèbres Pilules de Longue Vie si bien nommées, et qui ont rendu la santé à des milliers de malades. Ces pilules sont procurables dans les pharmacies à raison de 50c la boîte—trois pour \$1.25. Si votre fournisseur ne les a pas, adressez-vous directement à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L.-H. Baridon, pharmacien, 202 Saint-Denis, Montréal, est le représentant attitré et qui se fera un plaisir de les expédier franco de port par la maille sur réception du montant.

### Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

### HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau:  
9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell  
Main 3391.

### VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

### HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port

Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean

Adressez: 5, Post-Boîte 187, Montreal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

### Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

## Le Coin du Bon Marché

Vente à Réduction du mois de Janvier

### Jobs de toutes sortes. Réduction sur toutes les Marchandises.

Lot d'Étoffes à Robes — Valant de 20 cts à 75 cts, réduit à 11, 15, 20 et 30 cts.

Rubans de Fantaisie — Pure soie, 4 et 5 pouces de large, valant 25 et 35 cts, pour 10 cts.

Soies et Satins — A 50 p.c. de réduction. Un lot de Satin couleur, valant 40c., réduit à 15c.

Mouchoirs en Soie — Depuis 5 cts. Lawn avec bord couleur, 2c.

MANTEAUX! MODES! ETOFFES A MANTEAUX!

# Reduction de 50 pour cent.

COUPONS — Tables et Comptoirs remplis de Jobs de toutes sortes.

Coupons Étoffes à Robes. Coupons Indienne. Coupons de Coutils. Coupons de Cretonne.

Coupons de Flanellette. Coupons Coton à Drap. Coupons de Net à Rideaux.

Réduction Générale — Tweeds à Habillements, Étoffes à Pardessus, Cols, Gants, Chemises, Corps et Caleçons pour hommes.

Ne manquez pas cette occasion sans égale d'acheter à Moitié Prix.

## Archambault Freres, 1501, Ste-Catherine

COIN AMHERST

## Des Etiquettes de Couleurs....

BLANCHES.  
JAUNES.  
ROUGES.  
ROSES.

Marquent les différents escomptes à notre vente à escompte de Janvier.

Etiquettes Blanches	signifient	10 pour cent	d'escompte
Etiquettes Jaunes	"	20 pour cent	"
Etiquettes Rouges	"	30 pour cent	"
Etiquettes Roses	"	40 pour cent	"

En outre des escomptes ci-dessus, il y a un escompte extra de 10 pour cent, sur achats faits au comptant.

## Renaud, King & Patterson

652 rue Craig, 2442 rue Ste-Catherin, (PRES STANLEY)

## Nos Lampes à Gazoline

donnent cent chandelles-lumière — plus puissantes que dix lampes à l'huile, plus blanche que l'acétylène et la lumière Auer. L'éclairage ne coûte qu'un quart de cent de l'heure — la moitié du prix de l'huile de charbon.

Nous manufacturons 20 modèles de \$5 à \$30.

Demandez nos circulaires.

Nous avons aussi

## d'Excellents Type-Writers,

vous pouvez faire toute votre correspondance avec nos machines. Trois modèles à \$6.00, \$3.00 et \$1.50. envoyés par la malle sur réception du prix.

## The Modern Light,

2116 Ste-Catherine, Montréal

## Hémorroïdes



N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

Prix 50c. et \$1.00.

Essayez-le.

## HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS  
LE G.T.R.  
ET PRES  
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

## DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

## ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

# Explosion = = Desastreuse!

## Un Obus chargé de Couteaux Tranchants

✦ A Eclaté ✦

Pertes Considérables

Nos Prix ont été Coupés en Deux.

## Coupons !! Coupons !!

Les balances de pièces comprenant toutes les lignes de marchandises seront offertes juste A Moitié Prix.

Par Exemple :

Un Plaid qui se vendait 10c sera .....	5c
Une Etoffe à Robe qui se vendait 50c sera .....	25c
Ainsi de suite dans toutes les lignes.	

## Etoffes à Manteaux !!

200 Coupons dans toutes les nuances, valeurs et genres—54 pouces de largeur, rien ne valant moins que \$1.20 pour .....	60c
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

## MANTEAUX !!

Manteaux de fillettes depuis .....	\$2.50
Manteaux de dames depuis .....	2.50
Collerettes en drap vénitien depuis .....	3.39

## Jupes de Robes !!

Un fort choix à fortes réductions.

MATINEES EN SOIE ET VELOURS—Quelle chose de chic et nouveau, cependant victime de la réduction.

## -- Les Tweeds --

Nous abandonnons ce département. Nous ne serons pas particulier sur les prix. Nous les vendrons COUTE QUE COUTE.

## Arrivées trop tard !

Un choix de PELLETERIES arrivées trop tard pour la vente des Fêtes, seront sacrifiées afin de les arracher aux mites.	
Manchons et collets en chinchilla blanc—nous les vendons au set seulement—chaque morceau .....	37½c
Manchons en mouton blanc bien frisé, ornés d'une jolie tête—avec goussets pour mouchoirs .....	99c

Tout est proportionnellement réduit, pour ce coup désastreux.

## Le Grand Magasin de l'Ouest

# S. A. Larose

2265, 2267 Rue Notre-Dame

COIN AQUEDUC.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



NOUVELLES A LA MAIN

Le père.—Mon garçon, tu sais que je n'aime pas que tu te battes, mais je ne puis m'empêcher de me sentir fier que tu aies rossé un garçon plus grand et plus fort que toi. Dis-moi pourquoi tu lui as donné une roulée ?  
Le fils (d'un ton indigné).—Il a osé me dire que j'étais tout ton portrait !

Les chapeaux au théâtre. Les deux points de vue, d'après le *Punch* :  
Un vieux monsieur, exaspéré, à une jeune femme dont le chapeau monumental lui coupe le spectacle.  
—Pardonnez-moi, madame, mais mon fauteuil m'a coûté dix shillings, et je tiens à voir, vous comprenez. Votre chapeau...  
La dame.—Mon chapeau, monsieur, m'a coûté dix guinées, et je tiens à ce qu'il soit vu. Voilà !

—Un monsieur, accompagné de deux dames, achève de dîner et appelant le garçon en lui remettant de l'argent :  
—Tenez, mon ami, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller au guichet et de prendre pour le train de dix heures, un billet de seconde pour ma femme, un pour ma belle-mère et un pour moi.  
Le garçon, revenant quelques minutes après, avec deux billets :  
—Monsieur, on ne m'a donné que deux billets ; on ne donne pas de billets dans ce train pour les belles-mères.  
—Et pourquoi ?  
—Parce que c'est un train de plaisir.

ORGANES DELICATS

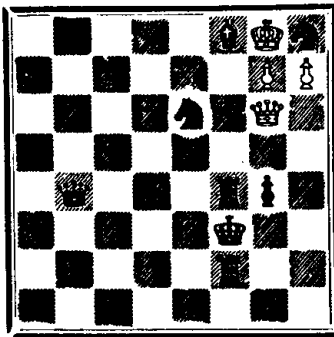
Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le *Bavone Rhumal* guérit tous les troubles qui les affectent.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la *CURE DIXON*. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LA LIMÉ, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LES ECHECS

PROBLÈME NO 211  
Noirs.—8 pièces



Blancs.—4 pièces

Les Blancs jouent. Quel est le résultat final de la partie ?

SOLUTION DU NO 210

Blancs                      Noirs  
1 F 4 R                      1 R pr F  
2 D 6 R échec et mat.  
Et autres variantes

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAU

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 848.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
No 395, rue Rachel  
COIN ST-DENIS  
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées,  
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER  
6 rue St-Laurent.



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,627

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

21031

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, MERCREDI, LE 24 JANVIER 1900, Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de .....	\$10,000
1 " " .....	4,500
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	40
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de .....	\$ 20
100 " " .....	12
100 " " .....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de .....	\$ 4
999 " " .....	4

3,500 Lots valant ..... \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout. Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

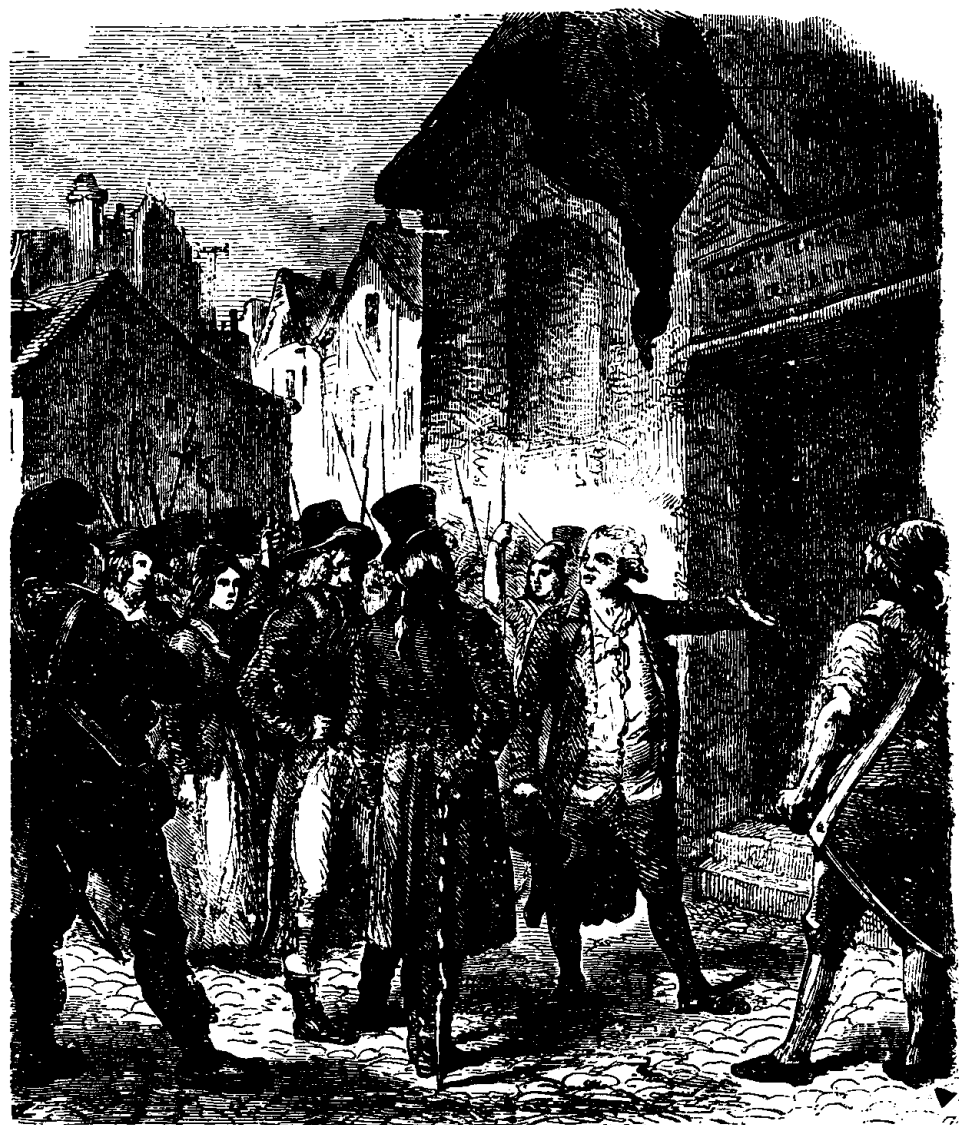
FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.





Les patriotes leur amenaient des victimes par fournées.—Page 151, col. 2

## LES DRAMES DE LA JUSTICE

## LES VICTIMES

Mme de Civray et Cécile, serrées l'une contre l'autre, épouvantées, marchaient aussi vite que le permettait une foule grouillante.

La comtesse serrait les diamants qui étaient toute sa fortune.

Jadis, la famille de Civray avait puissamment aidé le père de M. de Loizerolles. L'éloignement n'avait point affaibli une amitié basée sur l'estime, et, à l'heure où elle se croyait trahie par Jeanne, au moment où elle redoutait d'être vendue par Robert, la comtesse de Civray ne pouvait compter sur des amis plus dévoués que ceux dont elle allait solliciter l'appui.

A mesure que les deux femmes approchaient de la Madeleine, la foule devenait plus compacte.

On distinguait un sourd murmure qui, bientôt, grandit jusqu'à une manifestation bruyante. Hommes et femmes, enfants, piquiers, Jacobins, se pressaient vers le cimetière de la Madeleine, et Cécile et sa tante crurent qu'il leur serait impossible d'avancer.

Une intuition secrète leur révélait qu'un malheur allait arriver ou qu'un nouveau crime allait se commettre.

Les éclats de voix furieuses leur arrivaient de loin, par bouffées menaçantes.

Elles distinguaient les mots d'aristocrate, de lan-

terne, de Louis Capet, et il suffisait de l'accusation implicite contenue dans un seul pour servir de prétexte à une arrestation.

Ce n'était plus seulement le désir d'arriver chez Mme de Loizerolles qui les poussait en avant ; il leur semblait que toutes deux avaient un égal et puissant intérêt à apprendre ce qui passait près de la porte du cimetière de la Madeleine.

A demi étouffées, elles avançaient haletantes, se dressant sur la pointe des pieds, cherchant à percer la foule, et à distinguer à la clarté de quelques torches, quelles étaient les personnes menacées.

Tandis que l'embarras et le tumulte grossissaient dans ce côté de Paris, un beau jeune homme, descendant des hauteurs de Passy et franchissait la barrière.

Sa taille était haute, bien prise, sa physionomie intelligente. Son regard franc regardait bien en face, sa bouche, même à cette époque troublée connaissait encore le sourire. Il semblait jouir d'une façon complète de la fin de cette magnifique journée de septembre.

Le couchant, après avoir embrasé le ciel, laissait aux nues une coloration de pourpre vive. Tandis qu'il marchait, le jeune homme parlait à mi-voix, improvisant des vers, s'animant sous l'influence d'une inspi-

ration secrète, heureux de se sentir libre par cette magnifique soirée, d'avoir le cœur rempli de tendresses puissantes et d'illusions heureuses.

Il s'efforçait d'oublier les scènes terribles qui chaque jour se multipliaient dans Paris et de ne les considérer que comme le résultat d'une crise trop aiguë pour être durable.

Pour ne point voir le présent, il se réfugiait dans l'idéal ; et par cette soirée d'été, touchant presque à l'automne, il commençait son poème du *Printemps*.

C'était un ami d'André de Chénier, ce jeune Grec exilé à Paris, et dont la muse gardait une des cordes de la lyre de Pindare et d'Homère.

Et cependant, le jeune promeneur, récitant alors à haute voix les vers qu'il comptait plus tard lire à son ami, était un de ceux dont la douceur est mêlée de vaillance.

Ce poète pouvait devenir un soldat, et ce soldat un héros. Il était de la race des poètes qui d'ordinaire possèdent une exquise douceur.

Du reste, la vaillance de son caractère se trahissait dans son costume.

Loin de porter l'horrible carmagnole civique, il était vêtu d'un habit de soie grise pékiné ; sur une culotte semblable, tombaient les doubles chaînes et les broches de ses montres. L'habit s'évasait sur la poitrine, laissant voir les larges pointes d'un gilet blanc. Les bouts d'une cravate de mousseline bouffante jouaient sur sa poitrine. Ses cheveux longs et bouclés accompagnaient gracieusement son visage, et les bords assez larges d'un chapeau, orné d'une boucle d'acier, projetaient une ombre sur son front. Un soulier fin, à haut talon, emprisonnait son pied. Il maniait moins comme une arme que comme un jouet, une canne formée d'une forte racine, bizarrement contournée et présentant, pour appuyer la main, une lourde pomme qui, au besoin, aurait pu se changer en une massue redoutable.

Bon nombre de patriotes portaient un pantalon de couil rayé, une carmagnole brune, et un bonnet rouge, jetèrent un regard défiant sur l'élégant promeneur, et parurent se demander si la recherche de son costume ne suffisait point pour le rendre suspect, tandis que des hommes, dont la toilette trahissait l'habitude de l'élégance, le reconnaissaient pour un des leurs, et le regardaient passer avec un sourire. La ctânerie dédaigneuse du jeune homme allumait une sourde colère dans les yeux des premiers, tandis que le muet salut du promeneur prouvait aux seconds qu'ils ne s'étaient pas trompés.

Lui aussi se dirigeait du même côté, et le tumulte grossissant qui régnait aux abords du cimetière parvint bientôt jusqu'à lui.

Il cessa de réciter les vers de son poème, puis, instinctivement, prenant sa canne par le côté le plus facile à manier, il la fit tourner comme une masse, et s'assura qu'il la tenait bien en main.

Evidemment il s'agissait cette fois d'arrestations de suspects, d'une colère populaire soulevée sous le prétexte le plus futile. S'il fallait porter secours à un être isolé, attaqué par des misérables, le jeune homme était tout prêt.

Sans se soucier des plaintes, des rebuffades, des injures de ceux qu'il couvoyait et repoussait en les dépassant, guidé vers le lieu de la scène par l'accroissement du tumulte et la leur fumeuse des torches, il parvint jusqu'à l'entrée du cimetière de la Madeleine.

De nos jours quand nous apercevons un rassemblement, nous savons qu'il s'agit d'un accident survenu, d'une misère subitement révélée. On peut sans crainte ouvrir sa bourse à l'aumône, et son âme à la pitié ; mais en 1793, les attroupements trahissaient une injustice, sinon un crime.

Voyait-on une maison cernée : on y faisait une descente de cette police dont les membres, le soir, se changeaient en massacreurs. Le vol et l'assassinat s'entendaient, se coudoient, fraternisaient.

L'instinct ne trompait pas le jeune promeneur qui devinait que le peuple, massé aux abords du cimetière, était en train de commettre un acte inique au

nom de cette même liberté à laquelle il élevait des statues sur les places publiques.

—Citoyenne, demanda-t-il à une femme dont le bonnet s'étoilait d'une large cocarde rouge, que se passe-t-il donc ?

La femme regarda le jeune homme avec une certaine défiance :

—Approche, lui dit-elle, si tu es curieux de voir mieux, mon joli garçon, ce sera peut-être pour toi une leçon salutaire. Ton linge embaume la bergamotte, et ce parfum est séditionnel. Trop de luxe pour un ami de la république ! On arrête un suspect, et tu sens le muscadin.

—De quoi accuse-t-on cet homme ? demanda le promeneur.

—De quoi ? d'être ennemi de peuple. Ce mot ne renferme-t-il pas tout ? Les ennemis du peuple sont les agents de Pitt et Cobourg ; ils ont payé pour faire assassiner Marat, et ils fomentent des complots contre l'incorruptible Robespierre... N'est-ce pas un crime suffisant pour être l'objet des inquiétudes des Comités qui veillent sur la nation ? Peut-être ce suspect est-il un ancien ami de Danton et de Camille Desmoulins, que j'ai vu mener à la guillotine... Mais si les traîtres à la patrie se cachent dans certains quartiers de Paris, celui-ci peut passer pour le plus républicain de la capitale. Maximilien l'habite, et ce n'est pas si près de lui qu'on pourrait conspirer contre la république.

—Est-ce donc comploter que de se défendre ? fit le jeune homme.

—Comment appelles-tu les tentatives de ceux qui voudraient ramener le règne des oppresseurs ?

—Eh ! fit le jeune homme, quel tyran fut jamais aussi sanguinaire que ce peuple qui hurle la mort, comme une meute affamée ?

Le jeune homme, ne se trouvant point suffisamment renseigné, poursuivit sa route au milieu de la foule, mais avançait avec une peine infinie et il devenait extrêmement difficile de franchir la muraille vivante qui se dressait devant lui.

Tout à coup, une petite main s'appuya sur son bras, et une voix prononça son nom.

—Monsieur François de Loizerolles ?

Il se retourna et reconnut Cécile.

—Vous ici, Mademoiselle ?

—Chut ! fit Cécile, appelez-nous citoyennes, surtout en ce moment.

—Que souhaitez-vous de moi ?

—Aidez-nous à traverser cette foule.

—Ne le tentez pas ; je redoute pour vous un de ces spectacles dont les hommes même ont peine à soutenir l'aspect.

—M. de Loizerolles, poursuivit Cécile d'une voix plus basse, nous allons demander asile à votre mère.

Le jeune homme se retourna vers Mme de Civray.

—Je vous remercie, Madame, lui dit-il en s'inclinant.

Il ajouta :

—Prenez mon bras, il faudra bien qu'on nous livre passage.

Le jeune homme assujettit son gourdin, et soutenant ses deux compagnes, il parvint à gagner l'entrée du cimetière.

Le tapage redoublait à l'intérieur ; les sans-culottes et les tricoteuses proféraient des menaces sangninaires.

Tout à coup, le groupe qui se trouvait dans le champ des morts s'avança, et, à la lueur des torches tenues par des misérables en carmagnoles, le jeune homme reconnut le prisonnier que l'on entraînait.

D'un brusque mouvement il se sépara de ses compagnes, et se précipita dans les bras de l'homme qu'on venait de déclarer suspect, et qu'on parlait déjà d'accrocher au prochain reverbère.

—Mon père ! dit-il, mon père !

—Mon enfant ! mon cher François !

—Oh ! s'écria le jeune poète, vous n'êtes pas seul maintenant ; ces misérables me tueront avant de vous atteindre !

Puis, promenant autour de lui des yeux dans les

quels brillait autant d'indignation que de courage :

—Lâches, qui attaquez un vieillard, pourquoi l'arrêtez-vous ?

Vingt voix avinées lui répondirent :

—C'est un ennemi de la nation !

—Un stipendié des Anglais !

—Un ennemi de Robespierre !

—Il était agenouillé sur la tombe de Louis Capet, décapité pour ses crimes envers le peuple. S'il pleure le tyran, c'est qu'il le regrette.

—A mort ! à la lanterne ! hurlèrent les plus furieux.

François enveloppa de ses bras le vieillard dont le visage conservait une sérénité admirable, puis il dit d'une voix palpitante :

—Je mourrai pour le défendre ! Osez maintenant attenter à sa vie.

La noble énergie du jeune homme, l'empire qu'exerce sur les masses un sentiment vrai, appuyé par un viril courage, remuèrent plus d'un porteur de carmagnole. Les tricoteuses trouvèrent François si beau d'enthousiasme et de pitié filiale qu'elles oublièrent leurs premières menaces. Une d'elles se sentit même si profondément touchée que, se penchant vers le vieillard, elle murmura à son oreille :

—Dites que par curiosité vous vous promenez dans l'enclos.

Un faible sourire erra sur les lèvres du vieux gentilhomme. Il comprit qu'en effet ce mensonge le sauverait. Mais fallait-il acheter à ce prix la liberté ? Devait-il enseigner à son fils la faiblesse devant le danger, et le reniement des choses saintes ? Il ne le crut pas, et relevant encore plus haut son front couronné de la majesté de la vieillesse, il répondit :

—Si la reconnaissance est un crime à vos yeux, je suis coupable, car je priais sur la tombe de Louis XVI, mon roi bien-aimé.

L'orage populaire, un moment apaisé par l'intervention de François, éclata avec un redoublement de force. Les bras, les piques, les bâtons se levèrent à la fois.

Le jeune homme ne se contenta plus alors de faire à son père un bouclier de son corps, il releva sa canne redoutable, mais il n'eut pas le temps de frapper, la foule paralysa ses mouvements, et les piquiers et les sectionnaires hurlèrent de nouveau :

—Au Comité révolutionnaire ! emmenons-le au Comité !

—Où demeures-tu ? demanda un sans-culotte au vieillard.

M. de Loizerolles donna son adresse.

Puis se tournant vers les piquiers, il leur dit d'une voix forte :

—Marchons !

—Tu dois entretenir une correspondance avec Pitt et Cobourg ? ajouta un sans-culotte ; avant de te conduire au Comité nous inspecterons tes papiers.

François fit de nouveau un geste menaçant, mais le vieillard lui dit :

—Songe à ta mère !

Le bouillant jeune homme baissa la tête, prit le bras de son père, et d'un geste mêlé de mépris et d'audace, il éloigna les piquiers et les sans-culottes.

—Soyez tranquilles ! dit-il, les innocents ne se dérobent point.

Les rôles venaient de changer. A leur tour les prisonniers guidaient la multitude.

Une partie de la foule se dispersa.

## CHAPITRE X

### SCÈNE DE NUIT

L'acte le plus dramatique venait de finir. Ceux qui suivraient ressembleraient trop à ce qui se passait chaque jour, pour inspirer un intérêt palpitant.

Quelques désœuvrés et des gens du quartier suivraient seuls le cortège, au milieu duquel se glissèrent, épouvantées, Mme de Civray et Cécile.

Elles oublièrent toutes deux en ce moment leur

sûreté et le sentiment des dangers personnels qu'elles pouvaient courir.

Les misérables qui venaient d'arrêter le père et le fils reculeraient-ils devant l'arrestation de Mme de Loizerolles ?

Sans doute Mme de Civray et sa nièce ne pouvaient rien, en ce moment, pour la famille à laquelle, tout à l'heure, elles comptaient demander un asile ; mais plus tard, quand elles sauraient où le Comité les avait envoyés, il leur deviendrait peut-être possible de se rendre utiles à leurs amis.

François et son père gardaient le silence.

Une pression de mains, un regard leur suffisaient pour se comprendre.

Seulement, à mesure qu'ils approchaient de leur demeure, l'angoisse grandissait dans leur âme ; leur pas se ralentissait d'instinct, et d'un même mouvement ils s'arrêtèrent, quand ils aperçurent la porte de la maison qu'ils habitaient.

Ils étaient hommes, ils sauraient souffrir ; mais Mme de Loizerolles, cette femme affaiblie par la maladie, cette mère dont François était la joie et l'orgueil, quel coup allait-elle recevoir, en voyant entrer chez elle son fils et son mari, prisonniers d'une bande de sans-culottes !

La résolution du vieillard fut bientôt prise.

—Laissez-moi passer le premier, dit-il aux révolutionnaires, vous savez bien que je ne m'évaderai pas ; ma femme est malade, sa santé exige de grands ménagements. Du reste, vous pouvez entendre ce que j'ai à lui dire ; je tiens seulement à ce qu'elle me voie avant vous.

Loizerolles sonna à la porte du petit logement qu'il occupait.

Le pas lourd et traînant de Benoît se fit entendre, la porte s'ouvrit, et le vieux serviteur laissa échapper un cri d'épouvante, en voyant à la suite de ses maîtres, des sans-culottes et des piquiers.

—Benoît, dit le maître du logis d'une voix calme, ne t'inquiète pas, mon ami... Un renseignement à prendre, voilà tout... Tu le sais mieux que personne, nous n'avons rien à craindre.

—Mais ce sont les innocents qu'on guillotine, Monsieur, s'écria Benoît.

—Silence ! fit Loizerolles.

Le vieux domestique s'effaça contre la muraille, et laissa passer ses maîtres.

—Les clefs ! demanda un des sans-culottes.

—Donne les clefs, ajouta M. de Loizerolles, en voyant l'hésitation de Benoît.

Celui-ci les remit à son maître, ne voulant à aucun prix les confier au misérable qui les réclamait.

—Vous pouvez chercher partout, dit tranquillement M. de Loizerolles.

Les Jacobins bouleversèrent les armoires, jetèrent les papiers en monceau, en déclarant qu'ils les remettraient au Comité. Ils brisèrent sous le talon de leurs lourdes chaussures une miniature représentant Louis XVI, puis une terre cuite de Nini, reproduisant la beauté majestueuse et charmante de Marie-Antoinette. Tout ce qui semblait rappeler le souvenir de la royauté fut réduit en débris. Quelques rouleaux de louis et deux bagues disparurent dans les vastes poches des deux piquiers. Avant de rendre leurs comptes aux Comités, ils commençaient par se payer de leurs peines.

M. de Loizerolles et François les laissaient faire. Peu leur importait qu'on volât de l'or ou des bijoux ; ils regrettaient sans doute les portraits de la famille royale, offerts par les souverains à des serviteurs dévoués, mais le culte qu'ils gardaient pour leurs maîtres restait enfoncé au fond d'une âme fidèle.

Les misérables se livrèrent à une perquisition minutieuse, fracturant plutôt qu'ils n'ouvraient les meubles, saisissant les manuscrits et les entassant au fond d'une cassette, en laissant échapper tantôt des plaisanteries ignobles, tantôt de sangninaires menaces.

Les deux suspects laissaient faire, avec une sorte d'indifférence ; ils ne pouvaient rien attendre de la prétendue justice devant laquelle ils allaient comparaître, et tous deux éprouaient une hâte égale de voir se terminer cette perquisition. Leurs regards trahis-

saient une angoisse muette ; ils comprenaient trop que leur plus rude épreuve n'était pas encore subie.

Le citoyen Fabricius posa la main sur le bouton d'une porte.

— Il nous reste encore à visiter cette chambre.

Le vieillard répondit avec une vivacité mêlée d'émotion :

— Elle ne renferme aucun papier, je vous le jure.

— C'est possible, mais elle est habitée.

— Par ma femme... une femme malade que tueraît une violente émotion.

— Bah ! fit Fabricius, si elle meurt, ce ne sera jamais qu'une aristocrate de moins.

Une dernière fois le jeune homme fut tenté d'appeler la force à son aide, mais son père lui dit d'une voix grave :

— La dignité dans le malheur est une vertu, mon François.

Puis se retournant vers les sectionnaires, le vieillard ajouta :

— Vous pouvez vous fier à ma parole, je ne chercherai point à m'évader ; je réclame seulement le droit d'avertir ma compagne du sort que vous lui réservez.

Loizerolles ouvrit, puis il referma doucement la porte de la chambre de sa femme.

Tout au fond, dans une alcôve tendue de soie ramagée, une femme pâlie par la souffrance, se tenait appuyée du coude sur les oreillers. Trop faible pour se lever, mais dévorée d'inquiétude, elle écoutait les pas et les voix des sectionnaires poursuivant leur perquisition.

Quand elle aperçut son mari, la malade poussa un cri de joie.

— Simon, fit-elle, que se passe-t-il, tu n'es pas seul ?

— François est avec moi, répondit le vieillard.

— Mais ce n'est pas François qui élève une voix menaçante ? Parle ! parle ! Simon, si mon corps est faible, je suis vaillante par le cœur !

— Je le sais depuis que tu es ma femme.

— Ta liberté est-elle menacée ?

— Hélas ! répondit le vieillard, je ne suis pas perdu seul. Mon imprudence vous a tous compromis, sacrifiés, peut-être...

— Quand ? comment ? demanda la malade.

— Tout à l'heure, au cimetière de la Madeleine, où je priais sur la tombe du roi...

— Tu as été surpris ?

— Surpris et arrêté !

La malade porta vivement la main à sa poitrine.

— Arrêté !

Elle ajouta, en regardant son mari avec une angoisse croissante :

— Tu parlais de François...

— Hélas ! on n'a pas séparé le fils du père.

— Aide-moi, Simon, dit la malade d'une voix ferme, si mon mari est arrêté, je le suis aussi ; si mon mari est suspect, je suis suspecte comme lui ; si l'on conduit mon mari à l'échafaud, je dois monter dans la même charrette.

— Chère et admirable femme ! dit le vieillard.

Avec une force et une promptitude que son état rendait presque miraculeuses, la vaillante créature s'habilla, s'enveloppa d'une mante de soie, jeta un fichu de point d'Espagne sur sa tête, détacha de la muraille un petit crucifix, puis, s'appuyant sur le bras de M. de Loizerolles, elle lui dit en souriant :

— Je suis prête.

Le vieillard éprouva un attendrissement profond. Il mit un baiser plein de respect affectueux sur le front de sa femme, puis ses yeux parurent passer la revue des objets familiers remplissant cette chambre. Ils s'arrêtèrent sur un pastel, représentant une femme dans l'éclat de sa dix-huitième année, costumée en bergère, et s'appuyant sur une houlette enrubannée.

— Je t'aimais bien ! dit M. de Loizerolles à sa femme, je t'aimais bien, quand ce portrait traduisait à peine le charme de ton visage, mais aujourd'hui, je te chéris cent fois mieux. Ici même, je tiens à te le dire, car ici s'est passée la moitié d'une vie que tu fis heureuse entre toutes les vies. Ton affection et ton dévouement méritaient mieux que le sort qui t'attend, et qu'hélas ! j'ai attiré sur toi.

— Ne t'accuse pas, répondit la malade ; quel que soit le motif entraînant ton arrestation et la mienne, j'approuve ta conduite, car tu ne peux avoir agi que suivant les lois de l'honneur. Ton bras, Simon, offre-moi ton bras comme à la cour de Versailles. La persécution et la mort n'effraient que les coupables et les lâches.

Le vieillard ouvrit la porte et dit aux sectionnaires :

— Nous voici, messieurs, marchons.

Alors seulement la femme courageuse qui suivait sans regrets et sans peur son mari, aperçut son fils, et comprit que lui aussi se trouvait compromis.

— François ! murmura-t-elle, pauvre François !

— Remercions Dieu de ne point nous séparer ! répondit le jeune poète.

— Allons ! en route, les aristocrates ! dit un sectionnaire.

— Vous vous expliquerez au Comité révolutionnaire ! ajouta un piquier.

A cette époque, toute salle de Comité s'ouvrait sur une prison, et l'on ne quittait la prison que pour aller à la mort.

Alors toute autorité, s'arrogeant le droit d'arrêter les suspects, possédait une vaste chambre près du lieu où elle se trouvait établi : la maison de la police et la municipalité en possédaient également.

Dans ces pièces plus ou moins vastes, se tenaient en permanence deux ou trois hommes habillés de carmagnoles, coiffés de bonnets phrygiens. Les espions, les observateurs de l'esprit public et les patriotes leur amenaient des victimes par fournées incessantes ; au Jacobins, surtout, où les membres de ce groupe se faisaient remarquer par une férocité inouïe.

Ce fut au Comité le plus voisin du domicile de M. de Loizerolles que l'on conduisit le vieillard, sa femme et son fils.

Au moment où les prisonniers pénétrèrent dans cette salle, le citoyen Fabricius était en train d'éblouir le cabaretier qui lui tenait compagnie, en lui communiquant son appréciation sur les mœurs nouvelles, amenées par la révolution. Fabricius, ancien clerc de bailliage, en avait rapporté l'esprit de chicane et d'argutie. Une grande soif de jouissances, une ambition sans bornes en avait fait dès l'origine un partisan d'un gouvernement de sang et de violences. Il s'improvisa orateur de la rue et des clubs, et grâce à une façon assez habile de grouper les phrases sonores, il parvint à fasciner plus d'un ignorant, et à se créer une sorte de popularité.

Le chef des sectionnaires s'avança vers lui.

— Citoyen Fabricius, dit-il, nous venons de remplir un devoir sacré en arrêtant un ami de Pitt et Cobourg, sa femme et son fils. L'aristocrate était agenouillé sur la tombe du tyran Louis Capet, dont le peuple libre a fait justice.

Fabricius et Hannibal, le cabaretier, se redressèrent, afin de se donner une attitude en rapport avec leur rôle.

Ce fut le clerc de bailliage qui procéda à l'interrogatoire :

— Quel est votre nom ? demanda-t-il au vieillard.

— Jean-Simon-Avit de Loizerolles.

— Votre âge ?

— Je suis né à Paris, en 1732.

— Vous avez servi le tyran ?

— J'ai eu l'honneur d'obtenir et de garder la confiance du roi Louis XVI, dont je porte le deuil... Si vous souhaitez connaître mes états de service, les voici : — En 1771, lors de la lutte de la Cour et des Parlements, ces Cours étant tombées en désuétude, je cessai de plaider, et M. le duc de Choiseul me fit nommer intendant de l'Île de Corse. — En 1787, je fus créé conseiller d'Etat. — La même année, sur le rapport de M. de Paulmy, conseiller de la reine, je fus chargé par celle-ci d'un travail spécial...

— Sur quel sujet ? demanda Fabricius.

— Sur les *Prérogatives des reines de France*.

— Un éclat de rire d'Hannibal interrompit le vieillard.

— Ton affaire est réglée, dit Fabricius.

Il se tourna vers la femme de Loizerolles :

— Et toi, citoyenne ?

— Les opinions de mon mari sont les miennes, répondit la noble femme ; je garde un respectueux souvenir de Louis XVI et de Marie Antoinette, et je demande à partager le sort de M. de Loizerolles.

— Accordé ! répondit Fabricius.

Le clerc s'adressa ensuite au jeune homme :

— Après le loup et la louve, c'est le tour du louvard.

Si tu ne t'entêtes pas dans les opinions de ta famille, si tu renies ses crimes, la Nation, dans sa magnimité, pourra te témoigner de l'indulgence.

— Je n'en demande pas, répondit le poète.

— Tu pourrais devenir soldat reprit Fabricius, faire partie d'un club.

— Je ne te demande pas de conseil, ajouta fièrement François.

— Soit ! ton âge ?

— Vingt ans.

— Ton nom ?

— François-Simon de Loizerolles.

— Ta profession ?

— Je suis poète, comme André de Chénier, mon ami.

Fabricius traça rapidement quelques lignes qu'il remit à un sectionnaire, puis s'adressant au vieillard :

— On examinera tes papiers, citoyen, quoique la preuve de tes conspirations avec l'étranger et de ton attachement au tyran se trouve dans tes réponses mêmes. En attendant, en route pour la section du Jardin-des-Plantes.

Simon de Loizerolles serra la main de sa femme, reprit sa place au milieu des piquiers, et la petite troupe suivit le chemin indiqué par le citoyen Fabricius.

Cécile et la comtesse de Civray frappées dans leurs affections les plus chères, mais libres encore, et capables de s'occuper du salut de leurs amis, n'eurent qu'un seul désir : celui de venir en aide à la famille qui les eût accueillies sans se soucier de se compromettre, si une réunion fatale de circonstances ne les avait fait arrêter à l'instant même où la comtesse allait frapper à leur porte.

— Cela portera bonheur à Henri si nous nous dévouons pour les autres, dit Mme de Civray. Il s'agit d'apprendre où on va conduire nos amis.

— Les deux femmes se prirent le bras, et suivirent de loin les piquiers.

Au moment où la famille de Loizerolles quittait la salle de la section du Jardin-des-Plantes, un des hommes qui devaient la conduire en compagnie d'un groupe de suspect, s'écria :

— A la prison Lazare ! Tout regorge ailleurs.

— Tu entends ? demanda la comtesse à Cécile... à Saint-Lazare ! où l'on a enfermé mon fils... Henri aura du moins la consolation de se trouver au milieu de ses amis...

— Qu'allons nous faire, ma tante ? demanda Cécile.

— Nous rapprocher de la prison d'Henri.

Elles s'empressèrent en pleurant et redescendirent du côté de la prison.

L'horrible déception qui venait de briser le cœur du comte d'Henri de Civray laissait au fond de son âme un tel désespoir qu'il songea, avec une sorte de soulagement, qu'une mort prompte ne pouvait manquer de suivre rapidement son incarcération. L'unique vœu qu'il formait encore était de cacher à sa mère une condamnation imminente, et de l'obliger à quitter la France, dans l'espérance de le rejoindre à la frontière.

Robert Comtois, que son intérêt devait rendre complice de cette fraude, l'entretenait dans ce projet durant la nuit qu'ils passèrent du Comité qui les déclara suspects, aux différentes prisons, à la porte desquelles frappèrent inutilement leurs gardiens, avant de trouver place à la prison Lazare.

On poussa Henri de Civray et Robert dans une chambre sans meubles ; mais, comme Robert glissa une pièce d'or dans la main de celui des hommes qui paraissait le plus récalcitrant, on promit pour le lendemain aux prisonniers un logis plus commode.

Peu importait en ce moment à Henri dans quel lieu il se trouvait, et ce qui allait lui devenir. Il songait à sa mère pour la plénier, à Jeanne pour la maudire, Il se souvenait, avec une tristesse navrante, des rêves

bâtis sur une amitié d'enfance trop vite transformée en ardente tendresse : il se rappelait avec remords, son opposition aux souhaits maternels, le dédain dans lequel il avait tenu cette ravissante Cécile, dont il n'avait pas même daigné interroger la secrète pensée. Alors il lui semblait que sa mort était un juste arrêt du ciel, et il l'accepterait comme une expiation d'un passé désormais impossible à racheter.

— Que ferai-je de la vie, maintenant, pensait-il ? La déception que je viens de subir me brise, m'humilie, me désespère. Et cependant, tout en reconnaissant mon aveuglement et ma folie, suis-je certain que, si demain je me trouvais libre, j'obéirais au vœu de ma mère ?... Si je le faisais, ce serait avec le sentiment de l'expiation, et Cécile vaut mieux qu'une pitié réparatrice... Ah ! je me souviens trop des heures passées à Civray, du dévouement de Jeanne pour ma mère, de la tristesse de ses adieux, de la grandeur de son sacrifice... Fou que je suis ! Elle ne se sacrifiait pas ? Ma mère commandait. Ma mère la chassait d'un toit où elle s'était accoutumée à vivre, et Jeanne partait, les yeux secs, le cœur plein de haine. A-t-elle dit un mot, poussé un soupir pour faire révoquer cette sentence ! Non ! avant tout, Jeanne est orgueilleuse, et son orgueil l'a poussée jusqu'au crime. Est-ce moi qui l'ai banni ? N'ai-je pas, au contraire, tout tenté pour obtenir qu'elle restât ? Ne savait-elle pas que je souhaitais en faire ma femme ? Si le mot qui lie n'a pas été prononcé, Jeanne comprenait les réticences de mon respect... Elle pouvait attendre ? Si elle croyait avoir à se venger de moi, au moins ne devait-elle pas frapper sur le cœur de ma mère ! Ah ! malheureuse et misérable Jeanne ! Oui, malheureuse, car il faut qu'elle ait bien souffert pour en être venue à commettre un tel crime, et à me causer une déception si amère !

Henri de Civray cacha son front dans ses mains, et demeura plongé dans un silence que Robert ne troubla, ni par une question, ni par une banale espérance.

Il comprenait qu'il devait laisser à Henri le temps de se remettre du coup violent qui venait de l'atteindre.

Pendant ce temps, le fils de l'ancien intendant préparait ses plans.

Il ne doutait point qu'on le mettrait en liberté au bout d'un jour ou deux. Alors il rejoindrait la famille de Civray, et, sous prétexte d'enlever à la comtesse les préoccupations du départ et d'assurer avec sa fuite la conservation de sa fortune, il se ferait remettre les diamants et l'or de la comtesse ; puis au moment où Cécile et Mme de Civray se disposeraient à la fuite, on les arrêterait comme suspectes. Robert resterait en possession de leur fortune, et pourrait jouir enfin de ces plaisirs dont il sentait en lui grandir les ardentes convoitises.

Il avait, trop d'intelligence pour ne pas prévoir qu'une réaction suivrait la sanglante orgie révolutionnaire, et il se promettait d'embrasser une vie facile, et de faire oublier, sous un titre sonore, le nom plébéien de Robert Comtois.

Tandis qu'Henri songeait à Jeanne, Robert répétait le même nom avec l'espoir de savourer bientôt une prompt vengeance :

Où Jeanne, abjurant ses dédains, consentirait à devenir sa femme, ou sur elle aussi il ferait un jour tomber la sévérité du Comité du Salut Public. Il serait facile à Robert de faire perdre à la jeune fille la réputation de patriote que venait de lui mériter sa prétendue trahison de la famille de Civray. Si Henri, plongé dans le tumulte de ses pensées, n'avait point reconnu Jeanne au milieu de la foule, les regards de Robert n'avaient pu s'y tromper. Il restait de sang-froid au milieu de ce drame, dont il faisait à son gré mouvoir les acteurs. Jeanne avait suivi Henri de Civray, afin de connaître dans quelle prison on l'enfermerait. Dès qu'elle le pourrait, elle multiplierait les moyens de lui procurer la liberté ; et Robert, libre d'espionner ce qui se passerait aux alentours de la prison Saint-Lazare, Robert dénoncerait Jeanne comme traître à la patrie, en raison de ses correspondances avec les suspects : il la plaçait entre la guil-

lotine et un mariage qui jusqu'alors lui avait fait horreur.

Chose étrange, au milieu du conflit de leurs pensées, les prisonniers ne trouvèrent pas long le reste de cette nuit. Ni l'un ni l'autre ne goûta le sommeil, mais chacun d'eux prit à tâche de persuader à son compagnon qu'il avait trouvé dans le repos l'oubli de ce qui s'était passé durant cette fatale soirée :

L'aube parut. Une aube grise et triste ; le jour vint, et le jour amena, dans la chambre où se trouvaient Robert et le comte de Civray, le géôlier Naudot.

— Je vous ai promis un logement convenable, dit-il avec une grande politesse, en s'adressant à Henri, veuillez me suivre.

Le comte se leva, et Naudot l'introduisit dans une petite pièce meublée d'une façon insuffisante.

Quant à Robert, il fut placé dans le cabinet voisin.

— Pensez-vous que l'on nous interroge bientôt ? demanda Henri à Naudot.

— Je ne le souhaite pas pour vous, répondit le gardien.

— Et moi, je le désire fort. Innocent de tout crime, je tiens à prouver cette innocence ; ou, si l'on me condamne pour mes opinions religieuses et mon amour pour le Roi, je ne disputerai pas ma tête.

— Il ne dépend pas de moi d'avancer ou de reculer votre comparution devant le tribunal, répondit Naudot. J'ai des devoirs à remplir envers ceux qui m'ont confié la charge que j'occupe, des devoirs d'humanité à observer à l'égard des prisonniers. Je ferai mon possible pour adoucir votre séjour ici, et j'ai la certitude que vous n'entendrez sortir de la bouche d'aucun de ceux que je garde et surveille, un seul mot de plainte ou même de blâme contre moi.

— Me sera-t-il permis de voir ma mère ?

— N'y comptez pas.

— Pourrai-je lui écrire ?

— Tous les prisonniers correspondent avec leurs familles. Jusqu'à ce moment, nous n'avons reçu aucun ordre qui interdise l'échange de lettres. Vous trouverez dans cette prison le citoyen Roucher, un savant, dit, un poète, comme son ami Chénier, eh bien ! le citoyen Roucher écrit chaque jour à sa fille, celui-ci lui envoie des livres, des fleurs.

— Apportez-moi donc ce qu'il faut pour écrire, répondit le comte de Civray.

Un moment après, Naudot revenait chargé de divers objets.

En même temps Robert franchissait le seuil de la chambre d'Henri.

— Monsieur le comte lui dit-il d'une voix qui affectait la franchise, nous n'aurons peut-être qu'une journée, que dis-je, une matinée afin de prendre des mesures indispensables à votre salut.

— Je ne serai pas sauvé, répondit Henri.

— Admettons cette hypothèse, monsieur le comte quoique nous soyons obligés de convenir que le gouvernement de la Terreur oublie, dans des prisons diverses, bon nombre de gens qu'elle a mis sous les verrous. Vous êtes perdu si l'on vous juge, soit ! mais on peut laisser à Saint-Lazare le comte de Civray, et quiconque gagne du temps peut sauver sa tête. D'ailleurs, si vous ne songez point à vos intérêts, je suis certain que vous n'oubliez point ceux de madame la comtesse.

— Pauvre noble et sainte mère ! Combien elle souffrira !

— Certes, et nul ne le sait mieux que moi qui connais la profondeur de son amour maternel. Quoique l'on nous ait arrêtés ensemble, nous pouvons nous trouver séparés. Votre nom vous condamne, mon dévouement pour vous m'accuse, mais je comprends trop quel besoin la comtesse de Civray peut aujourd'hui avoir de mes services, pour ne point saisir tous les moyens d'échapper à mes juges. Mon attachement pour vous, monsieur le comte, peut me faire partager votre échafaud, ou me forcer à émigrer avec votre famille.

— Je sais, répondit Henri, je sais, Robert, à quel point je puis compter sur ton dévouement. Avant que tu me l'exprimes, j'ai compris ce que tu considères

comme un double devoir. N'hésite point dans ton choix. Regardemoi, ainsi que je le fais moi-même, comme un homme perdu... si absolument perdu, Robert, qu'il refuserait de vivre si ses juges le lui offraient. Certains malheurs nous condamnent plus vite que tous les jugements du monde. Tu consoleras ma mère, tu veilleras sur Cécile... Dieu merci, elles sont parvenues à sauver une partie de notre fortune, et je ne redoute point pour elles la misère durant l'exil. Multiplie des efforts surhumains pour échapper aux bourreaux, c'est la dernière preuve d'attachement que j'exige de toi à cette heure.

— Je vous obéirai, monsieur le comte répondit Robert, mais ne croyez point qu'il sera facile de persuader à la comtesse de quitter Paris, tant qu'elle vous saura en prison.

— Elle doit me croire libre, répondit Henri.

— Comment la convaincrai-je de votre départ ?

— Rien de plus simple, répondit Henri de Civray, je te remettrai une lettre par laquelle je t'instruirai de mon départ, en te donnant rendez-vous à la frontière. Ma mère et Cécile te suivront, sans opposition, sans défiance. Quand elles se trouveront à l'abri du péril, tu leur révéleras la vérité ; ma mère se résoudra à vivre pour Cécile, et toutes deux me pleureront.

— Cette lettre, monsieur le comte ?

— Je vais l'écrire à l'instant même ; si par hasard tu es appelé avant moi devant tes juges, et que tu sois acquitté, je serai délivré de l'angoisse que ma mère et ma cousine partageront des périls semblables aux miens.

Le comte Henri se mit à écrire, et Robert s'absorbait dans de sinistres pensées.

La lettre d'Henri contenait peu de lignes. Il eût craint, en s'adonnant à l'impétuosité des sentiments qui remplissaient son cœur, de donner quelques doutes sur la sincérité de sa résolution. Il se borna au pieux mensonge qui pouvait assurer le salut de sa mère.

Cette lettre faisait de Robert l'arbitre de la destinée de Cécile et de sa tante.

Lorsque Comtois la tint entre ses mains, il crut qu'il possédait déjà la fortune des Civray.

Pendant le reste de la journée, Henri ne se sentit pas le courage de se mêler à ses compagnons d'infortune. Il eût fallu, devant eux, contraindre ses regrets, et la seule consolation qu'il éprouvât était de s'y abandonner.

Robert partagea sa solitude.

Mais ni l'un ni l'autre ne prononça le nom de Jeanne Raimbaud.

Comme il l'avait prévu, Robert fut rapidement mandé devant ses juges. Ou plutôt, afin de continuer la sinistre comédie commencée rue Saint-Honoré, on tira Robert de la prison Lazare pour le rendre simplement à la liberté !

Ce fut alors qu'il courut à la petite maison de Mme de Civray, et lui persuada de quitter Paris pour obéir aux ordres de son fils.

Le crieur de journaux, en révélant à la comtesse l'arrestation d'Henri, la fit renoncer à ce projet, et Cécile, devenue instinctivement défiante à l'égard de Robert, entraîna Mme de Civray hors d'une demeure dont le secret se trouvait déjà vendu, et fit perdre au fils de Comtois le fruit d'une double trahison.

## CHAPITRE XI

A SAINT-LAZARE

La prison Lazare, comme on le disait à cette époque, s'éveillait lentement et secouait la torpeur fiévreuse de la nuit.

Les sentinelles quittaient leurs postes. On partageait aux bouledogues une abondante pâtée, pour les récompenser d'avoir erré dans les cours en troublant par des aboiements furieux le repos des prisonniers.

Les guichetiers traversaient les couloirs en faisant sonner des trousses de clefs énormes. On entendait un bruit confus de portes, de verrous tirés, de juréments sonores.

(A suivre)

RAOUL DE NAVREY